

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20^e ANNÉE—No 76

MONTREAL, 3 OCTOBRE 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



ADELINA PATTI

Elle s'appelle aujourd'hui la baronne Cederstrom ; mais pour le monde entier, qu'elle parcourt en triomphatrice, elle restera toujours Adelina Patti. Aucune cantatrice n'a été douée d'une voix plus souple, plus pure, plus cristalline, et pour tout dire, c'est la voix la plus parfaite de chanteuse légère qu'on ait entendue jusqu'à ce jour. Adelina Patti a remporté des succès incomparables au Théâtre-Italien de Paris, en Angleterre, en Russie, en Amérique, etc... Tout récemment, elle a chanté au Trocadéro au profit de la Maison de Retraite que Coquelin veut fonder pour les vieux comédiens.

ALBUM UNIVERSEL.

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION:

Edifice de "La Presse," 35 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.

Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - Six mois, - \$1.50



Comme je sais à peu près ce que font mes contemporains, que la paix règne avec nos voisins, et que l'agriculture, le commerce et l'industrie n'ont jamais été aussi prospères qu'en l'an de grâce mil neuf cent trois, je me reporte par la pensée à deux cents ans en arrière, et me demande ce qui se passait dans notre pays en 1703.

Un voyage à Boston n'était pas alors toujours une partie de plaisir, et l'historien Baneroff nous apprend qu'en cette année "les sauvages divisés par bandes assaillirent, avec les Français, toutes les places fortifiées du pays des Bostonnais et toutes les habitations à la fois, n'épargnant, selon les paroles d'un fidèle chroniqueur, ni les cheveux blancs de la vieillesse, ni l'enfant sur le sein de sa mère. La cruauté devint un art, et les honneurs récompensèrent l'auteur des cruautés les plus raffinées. Il semblait qu'à la porte de chaque maison, un sauvage caché épiât sa proie. Que de personnes furent massacrées ou traînées en captivité ! Si des hommes armés, las de leurs attaques, pénétraient dans les retraites de ces barbares insaisissables, ils ne trouvaient que des solitudes. La mort planait sur les frontières."

On sait parfaitement que la guerre n'a jamais été un jeu d'enfants, surtout quand les sauvages se mettent de la partie, mais ce qui se faisait d'un côté était parfaitement de mise de l'autre, et chacun croyait avoir raison d'en agir ainsi.

Ce qu'il y a de certain, cependant, c'est que les Français Canadiens ont toujours bien traité leurs prisonniers, et que ceux-ci, bien souvent, finissaient par embrasser la religion catholique et par se fixer dans le pays. On leur accordait alors des lettres de naturalisation, et nos archives renferment de ces lettres, qui contiennent des pages entières de noms.

On n'en peut dire autant de nos ennemis, qui traitaient, à Boston même, les prisonniers français et Abénaquis avec la plus grande cruauté.

Aujourd'hui, on va à Boston en vélocipède, et en toute sûreté.

Si la paix règne entre les deux pays, il n'en subsiste pas moins, cependant, quelques vestiges de l'inimitié d'autrefois, sentiment qui se traduit, de temps en temps, par l'incursion intempestive de quelque cerveau brûlé, qui veut à tout prix dire du mal des descendants de la France.

C'est un dicton assez répandu qu'il y a plus d'un âne qui s'appelle Martin, mais je crois que jamais Martin ne fût plus âne que Bradley Martin.

Bradley Martin, dont j'ignorais l'existence il y a huit jours encore, vient de se faire connaître à ses contemporains par un article à fond de train contre les Canadiens-français, dans le "Nineteenth Century".

Tout d'abord, en descendant du train, à Lévis, il trouve que Québec n'est pas aussi pittoresque que la plupart des écrivains le disent, il n'y trouve rien de curieux, et, un peu plus, il nous dirait que Québec et ses environs sont plats comme une punaise, opinion peu répandue, et comme les hommes ressemblent toujours un peu au pays qu'ils habitent, il trouve les Canadiens-français laids et à l'air bestial, comme le Canada.

Ceux qu'il a vus dans le bateau-traversier étaient tous affreux, mais l'un d'eux surtout ressemblait plus, dit-il, au chaînon qui unit l'homme au singe qu'à un être humain.

Il est fâcheux que Bradley Martin n'ait pas demandé le nom de ce rare spécimen d'histoire naturelle, mais il a peut-être eu peur d'une réponse comme celle qui fut faite un jour au duc d'Argyle, chef du clan des Campbell.

Ce noble duc posait au physionomiste et prétendait découvrir la nationalité d'un homme d'après ses traits.

— Tenez, dit-il un jour à un de ses amis, voyez ce laid individu qui vient de notre côté, je parle une bouteille de champagne qu'il est Irlandais. — Je tiens le pari.

— Quel est votre nom, mon ami ? — Campbell. Votre Seigneurie, Ecossais comme vous.

Jamais tête de duc ne fut moins ducal que celle du perdant du pari.

Bradley-Martin trouve que les habitants canadiens-français sont tellement laids, gros et moroses, que même un Hollandais ne peut les égaler sous ce rapport.

Voilà qui va faire bien plaisir à la charmante Wilhelmine, la jolie reine de Hollande !

Il y en a comme cela une douzaine de pages.

Plusieurs journaux ont crié à l'infamie, mais il me semble que c'est faire trop d'honneur au pauvre âne qui a écrit cet article, et je serais plutôt d'avis de lui envoyer une couronne de chardons.

Il la mangerait !

Ces "Cockneys", qui promènent leur ignorance et leur sottise dans tous les pays du monde, quand ils se décident à quitter Londres, constituent une espèce à part qui se fait remarquer partout par son incroyable suffisance et la profondeur insondable de sa bêtise.

C'est cette ignorance doublée de crétinisme qui le rend parfois méchant, comme dans le cas de Bradley-Martin.

L'occasion se présentant à propos, je viens de chercher dans une encyclopédie l'origine de ce mot, aujourd'hui admis dans la langue française, faute d'autre, pour désigner ce produit essentiellement britannique.

On raconte donc qu'un jeune Londonnien, se trouvant à la campagne par le plus grand des hasards, fut frappé d'admiration par le chant du coq, et s'écria : Comme ce coq hennit ! — "How that cock neighs". D'où serait venu le mot cockney.

La chose est fort possible, car nous constatons que le Cockney, quoique d'origine très ancienne, ne s'est pas amélioré de nos jours. Un être qui trouve Québec plat et tous les Canadiens-français laids et moroses, peut très bien dire qu'un coq hennit et qu'un cheval chante.

Jean-Baptiste morose ! Jean-Baptiste triste ! !

Cependant, réflexion faite, il est vraisemblable que ce bon Jean-Baptiste a dû être envahi par un sentiment passager de profonde tristesse à la vue de Bradley-Martin, et qu'il se soit écrié dans sa stupéfaction :

— C'est-y Dieu possible d'avoir l'air si bête !

Alors, tout s'expliquerait par la binette du Cockney.

Un bon jeune homme — je le suppose bon et jeune — qui a eu bien de la peine, c'est Edmond.

Edmond qui ? Edmond quoi ? Je l'ignore, et tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est mort et qu'il a envoyé du Paradis, à un journal de Montréal, une lettre signée : Edmond.

Cette lettre est en vers, je crois, en admettant la définition bien connue que "les vers sont des lignes qui commencent par des majuscules, qui finissent pareilles au son, et qu'on ne comprend pas", et le bon saint Pierre a dû bien rire quand il l'a mise à la poste, à l'adresse de mademoiselle E. F., qui n'a pas dû la recevoir, puisqu'elle a été remise à "La Patrie".

Lisons ensemble, en nous tenant solidement le crâne :

Pourquoi nous fuir et ne nous plus sourire, Quand on soupire pour vous chérir toujours ? Qu'est-ce que la vie sans vous ?... Vaut mieux

Plutôt qu'aimer et mourir de l'amour.

Voilà qui est très bien pensé et ce qui s'appelle prendre son parti en brave. Ayant la mort en perspective, le bon jeune homme proteste énergiquement et dit en toute candeur : "Ah !

mais non, j'aime mieux dormir"... et il ne dort pas. La preuve en est qu'il continue :

Puisqu'à nous tous vous voulez dire adieu, Prenez nos coeurs, prenez le mien, ma chère ! Avec le vôtre, ils seront tous les deux ; Et moi, bien seul, je resterai sur terre.

Edmond, mon ami, tu oublies que la demoiselle n'a pas voulu de ton coeur, mais en admettant qu'elle le prenne, tu es d'une logique mathématique quand tu ajoutes que, un coeur plus un autre coeur, cela fait deux coeurs. C'est très bien trouvé.

Quant à rester seul sur terre, cela n'est pas bien prouvé, mais Edmond rêve dans son sommeil. Il rêve tout haut, trop haut, hélas !

Marchez toujours sans craindre les années, Bien que "sans coeur", je prierai Dieu pour vous, Puisque pour Dieu... vous êtes destinée. Seigneur... Hélas !... Je meurs... à ses genoux !

Allons, bon ! le voilà mort... Le surnois ne dormait pas, il ne rêvait pas ; il était mort, le "sans coeur" !

Mais, il n'a pas fini, le défunt :

Si pour vous seule, je suis mort en martyr, Priez bien fort sous le cloître béni, Pour vous "ma mère" j'ai bien voulu mourir ; Je vous attends... là-haut... au Paradis ! ! !

Ainsi, Edmond, qui a "bien voulu mourir", veut nous faire croire qu'il est en Paradis, et qu'il s'y promène avec une auréole autour de la tête et une palme à la main, comme il est d'usage chez les martyrs sérieux, mais je vous avoue naïvement que je n'en crois rien et que je le soupçonne au contraire d'avoir donné une fausse adresse. En cherchant bien, on finirait par le découvrir dans quelque coin de Montréal.

N'importe, mademoiselle E. F., à rudement bien fait d'envoyer promener ce farceur-là. Le couvent, tout ce qu'on voudra, mais pas Edmond !

Etre jeune et avoir déjà le cerveau assez faussé pour produire une élucubration pareille ! Triste, bien triste...

Plusieurs de mes lecteurs ne connaissent peut-être pas Jacques Lebaudy, qui fait cependant beaucoup parler de lui en ce moment.

Jacques Lebaudy, fils d'un des plus grands fabricants de sucre de France, est un garçon d'une trentaine d'années, riche à millions de revenus, connu à Paris sous le nom de "Le petit sucrier", qui n'avait jusque dernièrement que la réputation d'être grand viveur et de jeter l'argent par les fenêtres.

Mais les noces à outrance, les fêtes si extravagantes qu'elles puissent être, finirent pas lasser le petit sucrier, qui cherchait quelque chose de nouveau qui pût le désennuyer.

Et puis le cas de M. Menier, un de ses confrères dans la grande industrie, l'empêchait de dormir.

Le petit sucrier ne pourrait-il pas, lui aussi, devenir propriétaire d'un immense domaine comme le grand chocolatier est devenu maître de l'île d'Anticosti, grande comme la moitié de la Belgique ?

Plongé dans l'étude de la carte du monde, il cherchait et ne trouvait pas.

Ses études de collège, bien que très superficielles, lui rappelaient vaguement l'aventure étonnante d'autres Français, les Hauteville, qui, au commencement du douzième siècle, accomplirent des exploits qui nous remplissent encore de surprise et d'admiration.

Le vieux seigneur Tancredi de Hauteville, après avoir guerroyé toute sa vie, se reposait enfin dans son château, entouré de ses douze fils, grands et solides gaillards, ne craignant ni Dieu ni diable et ne rêvant que plaies et bosses, quand un soir il rassembla sa douzaine de rejetons et leur tint à peu près ce langage :

— Mes enfants, vous êtes vigoureux comme des taureaux, chacun de vous sait boire comme quatre, vous savez que la force prime le droit, bref, vous avez l'éducation parfaite qui convient à de nobles hommes, mais mon domaine n'est pas assez grand pour vous tous, et le meilleur conseil que je puisse vous donner est de vous mettre en route pour aller conquérir ce qu'il vous faut. Vous avez de bons chevaux et de bonnes armes,

LES ÉCHOS DE MONTRÉAL

cela suffit. Je n'ai pas d'argent à vous donner, mais d'autres en ont, il ne s'agit que de le leur prendre.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Les fils comprirent, montèrent à cheval et s'en allèrent, tuant et pillant à qui mieux mieux.

Quelques années plus tard, ils étaient maîtres du royaume de Naples et de la Sicile.

Ce précédent a certainement un cachet tout particulier, mais le renouveler parut un peu difficile au petit sucrier.

Il fallait cependant se décider à quelque chose.

Un beau jour de l'automne dernier, il partit sans dire gare, dans un navire qui lui appartenait, avec un équipage de deux cents hommes environ, et fit voile pour l'Afrique, où il débarqua sur la côte Ouest, s'installa, se proclama "Empereur du Sahara", et en informa le monde diplomatique, qui haussa les épaules.

Mais le petit sucrier tient mordicus à son empire; il prend, tue et massacre tout comme au douzième siècle, et si les Sahariens ne lui coupent pas la tête, ce qui sera dommage pour lui, l'empereur du Sahara ira loin.

Et ce que monsieur Menier a dû se trouver à pécoté dans l'île d'Anticosti, en apprenant cette nouvelle!

Par contre, son droit de propriété est moins contestable et moins contesté.

LEON LEDIEU.

ADELINA PATTI

Le 13 novembre prochain, la célèbre cantatrice Adelina Patti se fera entendre dans un grand concert, à Montréal.

Bien qu'elle soit âgée de 60 ans, la baronne Cederstrom (c'est le nom que porte aussi Adelina Patti), est encore douée de la voix la plus souple, la plus pure, la plus cristalline, en un mot, de la voix la plus parfaite qui soit connue.

Madame Patti doit s'embarquer à Liverpool, à bord du transatlantique "Etruria", le 24 octobre prochain. Elle sera accompagnée de son mari, le baron Cederstrom, et d'une suite de sept personnes.

Elle chantera au Carnegie Hall de New-York, le 2 novembre, et ce sera le premier concert de sa nouvelle tournée sur le sol américain.

Parmi les oeuvres principales qui figurent aux divers programmes de ses concerts, on remarque: "La Prière d'Elisabeth", de Tannhauser; "Home, sweet Home", "La Dernière Rose de l'Été", "My Old Kentucky Home", "Dernier Adieu", que Charles-K. Harris, l'auteur de "After the Ball", a composé pour la grande diva; les plus beaux extraits de "Faust", et "Angels Ever Bright and Fair", de Handel.

La tournée artistique de madame Patti, sur notre continent, durera environ six mois. Elle chantera à Pittsburgh, le 6 novembre; à Philadelphie, le 10 novembre; à Montréal, les 13 novembre, tel que susdit; à Brooklyn, le 17 novembre; à Boston, le 19 novembre; à Scranton, le 24 novembre; à Washington, le 26 novembre; à Baltimore, le 28 novembre; à Buffalo, le 30 novembre; à Toronto, le 3 décembre; à Détroit, le 7 décembre; à Chicago, le 9 et le 21 décembre. Elle se fera aussi entendre à Cincinnati, Kansas City, Minneapolis, Saint-Paul, Omaha, Denver, Salt Lake City, et trois fois à San Francisco; puis à Los Angeles, à Houston et Dallas, Texas.

Avant de quitter l'Amérique, elle donnera deux concerts d'adieu dans la métropole des États-Unis.

D'après les arrangements conclus avec M. Robert Grau, Madame Patti recevra d'abord \$5,000 par concert. Elle devra chanter à soixante concerts. Elle recevra, de plus, la moitié des recettes excédant \$7,500 par soir. Elle compte gagner plus de \$375,000 au cours de sa tournée.

Ainsi, d'après un calcul exact, Madame Patti recueillera de ses concerts \$156 par minute, \$2.60 par seconde. Chaque note qu'elle chantera lui rapportera \$3.47, et chacun de ses souffles lui vaudra \$2.50.

Evidemment, voilà qui dépasse la moyenne des salaires au Canada et même aux États-Unis.

C'est dimanche, et une pluie diluvienne fouette les vitres des fenêtres. Adieu les parties de campagne projetées pendant la semaine. La vie d'intérieur recommence avec ses causeries familiales et ses longs recueils intimes. Déjà l'automne joue un rôle de désolation et arrache sans pitié les dernières feuilles des arbres.

Au-dessus de la montagne qui domine Montréal, un éclair vient de sillonner la nue, le tonnerre gronde plus fort que les Mous des ménageries.

Causons. D'abord, puisqu'il tonne et que maintes personnes tremblent d'effroi, laissez-moi vous demander si vous redoutez le tonnerre? Oui, n'est-ce pas.

Eh! bien, je vous en félicite, ami lecteur ou charmante lectrice. Vous tremblez, parce que vous êtes trop civilisé, ainsi l'a déclaré naguère un savant. Il paraîtrait, toujours d'après l'un de ces messieurs qui ne sont vraiment heureux que lorsqu'ils spéculent sur des x, ou surveillent des appareils de laboratoire aux noms plus ou moins communs, il paraîtrait, dis-je, que plus nous nous civilisons, plus nous craignons les orages. En somme, notre savant considérerait la frayeur inspirée par le tonnerre comme une sorte de dynamomètre de la civilisation.

Ainsi, les peuplades sauvages de certains pays manifestent une grande joie pendant les plus violents phénomènes électriques. Que des éclairs brillent et que la foudre gronde, cela suffit, dit-on, pour que des naturels de l'Australie chantent et dansent tant que dure l'orage. Les enfants, vigoureux et bien portants, ne redoutent pas non plus ce qui fait peur à leurs aînés, plus instruits sur les causes et les effets de la foudre. Chez les animaux, les grands félins semblent peu se soucier de ces perturbations météorologiques. Il faudrait donc supposer que la peur en question nous vient de la crainte de la mort, le nombre des accidents causés par la foudre étant pourtant relativement petit, et le danger qu'elle nous fait courir pouvant, dans la plupart des cas, être qualifié de négligeable.

Les variations magnétiques seraient donc la cause de l'angoisse éprouvée durant les orages électriques, selon que notre système nerveux est plus ou moins affiné. Comme on le voit, le progrès a quelquefois des désavantages.

S'il ne s'agissait d'une question philanthropique sur le compte de laquelle je me suis livré à une petite enquête, je ne signalerais pas ici une classe d'accidents dont, hélas! nous entretenons trop souvent les journaux quotidiens. Vous vous imaginez peut-être que je vais vous causer d'écraouillages dus à des véhicules trop rapides. Eh! bien, non, à un autre tantôt ce chapitre; je fais simplement allusion aux nombreuses morts et aux accidents dont nos débardeurs Montréalais sont les victimes. Peu ou point de semaines s'écoulant sans qu'on ait à signaler, soit de jour, soit de nuit, l'appel d'une de nos ambulances sur les quais. La voiture à la clochette lugubre y allant recueillir un malheureux généralement tombé à fond de cale. Et il en est ainsi tant que la navigation est ouverte dans notre port. Cette année, ces tristes accidents du travail sont peut-être plus fréquents que par le passé. A quoi attribuer un tel état de choses? A la fatalité, disent les uns; à la négligence, répondent d'autres. Vous n'y êtes pas. Toutes ces ruptures de éranes, toutes ces dislocations, toutes ces morts violentes sont dues à de l'incurie et à un amour immodéré du lucre.

Pour beaucoup de débardeurs la belle saison est par excellence celle de la moisson. Quand vient l'automne, avec les derniers beaux jours le trafic augmente. L'hiver approche, les compagnies de navigation alignent leurs équipages de manoeuvres, et dare dare on travaille sans relâche. L'homme devient machine, parfois la main-d'oeuvre fait défaut, il redouble alors les heures de travail et s'épuise pour que les petits aient du pain dans la poche, l'hiver venu. Je connais des débardeurs qui, de ce temps-ci, passent trois fois vingt-quatre heures sans fermer les yeux. Sans cesse à la besogne, ils se meuvent ainsi que des automates, les paupières lourdes, les membres engourdis. Mais, comme il y a une limite à tout, il arrive que de ces malheu-

reux, épuisés, perdent l'équilibre auprès d'une écouille ouverte et piquent une tête à fond de cale. La mort cueille une nouvelle victime, une famille pleure son chef ou un de ses enfants, les journaux relatent le fait brutal, etc., tout est dit.

Franchement, devrait-il en être ainsi? L'autorité ne devrait-elle pas intervenir? Servant la cause de l'humanité, ne devrait-elle pas voir à ce que de tels abus, imposés ou volontaires, prisent fin? On s'apitoie sur le sort d'un cheval harassé, la Société protectrice des animaux punit le cocher qui l'attelle en cet état, tandis qu'on ne dit rien quand des hommes tombent épuisés sous le fardeau du travail! Cela mérite considération; espérons que l'on considérera et, qu'enfin, dans la mesure du possible, on mettra fin à la série noire qui endeuille l'histoire du travail de nos débardeurs de Montréal.

• • •

Je viens de jeter les yeux sur un des sombres aspects de la vie au bord de l'eau, il en est d'autres plus agréables. Avec l'automne, la saison de la chasse bat son plein. Des Nemrods, grands et petits, s'en vont sur de frêles esquifs chasser la plume sur nos superbes cours d'eau.

Grâce à la liberté dont jouissent chez nous les disciples de saint Hubert, fort rares sont les bois, les lacs ou les rivières où ne retentit pas maintenant une fusillade bien nourrie, au grand plaisir des armuriers, sinon de l'innocent gibier. Plus d'un gourmet se délecte par anticipation à l'idée des gibelottes, svêts et salmis que les chasseurs ingambes ou audacieux offriront bientôt au cordon-bleu de la famille.

Vraiment, je me demande quel est le plus heureux, du gourmet savorant un mets de prédilection grassement payé, ou du chasseur professionnel ou amateur qui l'abat? Car la chasse est un plaisir royal, non par sa rareté, — au Canada elle abonde, pour peu qu'on s'éloigne des villes, — mais par les émotions qu'elle procure. Un être sain éprouve à pratiquer ce sport tout de liberté des jouissances qu'ignorent les sédentaires, que la goutte surprend ou que l'anémie terrasse.

J'ai dit qu'il est libre de chasser, c'est une façon de parler; elle est libre sauf quand elle est prohibée, aurait pu dire M. de La Palice. C'est-à-dire qu'à certaines époques fixées par les législateurs, on peut chasser, sans bourse délier, tel ou tel gibier, les permis de chasse étant inconnus dans l'Amérique du Nord. En Europe, il n'en est pas ainsi, le luxe forcé d'avoir de grandes armées doit se payer, et tout individu désireux de porter un fusil de chasse, qu'il soit "chasse-bore" ou à capsules, doit au préalable verser une somme d'un minimum de six dollars. Sinon, il ne pourra satisfaire ses goûts cynégétiques qu'à la façon des braconniers; ce qui n'est pas digne d'un gentleman. On ne plaisante guère sur ce chapitre, en France; ainsi, la plupart des chasseurs se conforment-ils aux volontés de la loi. Mais comme il y a toujours des gens récalcitrants, nombreux sont quelquefois les procès-verbaux dressés par la gendarmerie et les gardes-chasse, dès l'ouverture de la chasse, fixée au 15 septembre.

Pour finir, et afin de vous donner un exemple de l'ascendant dont un homme d'esprit jouit parfois lorsqu'il a des comptes à rendre à un ignorant, je veux vous raconter une petite anecdote.

Un jour, un comédien célèbre, homme d'esprit, mais possédant peu de temps pour satisfaire sa passion de la chasse, se résout à aller abattre quelques allouettes dans un champ voisin. De permis de chasse point. Une fois n'est pas coutume, et ce serait être malchanceux que de se faire pincer par la garde-chasse communale, pensait le disciple de Molière. Il avait tort: à son deuxième coup de fusil, le garde se présente, verbalise et demande au chasseur d'occasion de quel droit il compte anéantir ses chères alouettes. Sans se déconcerter, l'artiste fait au pauvre garde, ahuri, et qui s'en contente, cette réponse peut-être plus ingénieuse qu'honnête:

Du droit qu'un esprit ferme et vaste en ses des- [seins]

A sur l'esprit grossier de vulgaires humains.

On dit que le garde-chasse médite encore sur la profondeur de ces deux alexandrins.

L. D'O.

LA QUESTION D'ORIENT

Les lecteurs de l'« Album Universel » lisent sans doute tous les jours les dépêches que La Presse Associée expédie dans le monde entier au sujet des horreurs qui se passent actuellement en Macédoine. Nous avons déjà mis sous leurs yeux quelques-uns des terribles incidents de cette lutte indigne de notre âge. Aujourd'hui, nous publions les portraits tout d'actualité de quelques-uns de ces braves macédoniens, à qui l'amour de la patrie a fait prendre les armes. C'est d'abord celui de leur jeune chef, Boris Saraïeff, dont le nom figure, hélas ! dans l'une des plus sanglantes pages de l'histoire universelle. Puis ce sont aussi, d'après des photographies récentes, les traits de quelques-uns de ses lieutenants, que nous mettons sous les yeux du public. On remarquera parmi ces derniers la présence d'une femme, sorte de Jeanne d'Arc orientale, qu'on ne peut qu'admirer quand on songe aux atrocités que, dernièrement, subirent ses frères et ses sœurs des divers vilayets balkaniques. N'est-elle pas monstrueuse, en effet, cette extermination des sujets chrétiens de la Sublime Porte ? Peut-on se figurer que l'Europe supporte longtemps encore les outrages de ces Turcs, qui, s'emparant de Constantinople en 1453, marquèrent depuis leur présence sur la carte d'Europe par une tache de sang ! Il était pessimiste, Châteaubriand, le jour où il écrivait : « A Dieu ne plaise que le croissant de sainte Sophie ne brille un jour sur Saint-Pierre de Rome ». Naturellement, si les nations de l'Occident ne possédaient plus le moindre sentiment d'humanité, et quelques millions de baïonnettes pour se défendre, cela pourrait arriver.

Heureusement, une telle éventualité ne se produira pas. Déjà les principautés balkaniques indépendantes, se souvenant de la tyrannie qu'elles eurent jadis à subir de la part de la Turquie, massent leurs troupes. La Bulgarie, lasse de voir égorger ses enfants, tire l'épée du fourreau, la justice de Dieu approche. Car, malgré le problème complexe que présente la question d'Orient, malgré cette fameuse dette ottomane qui est la cause primordiale de la passivité des grandes nations d'Europe, on ne peut croire à la continuation indéfinie des hostilités actuelles. La Russie et l'Autriche voudraient bien éviter des complications internationales qu'on redoute, et

suivent une ligne de conduite que semblent accepter les cabinets de Paris, Londres et Berlin. Un esprit de paix anime l'Europe, et c'est sans doute ce qui a provoqué l'effusion de sang actuelle en Macédoine. Mais, que le Sultan ne s'y trompe pas, la patience des peuples les plus civilisés a une limite. Si la guerre est hideuse en son mal que les philosophes sont impuissants à guérir, parfois, hélas ! elle est encore de rigueur. Il pourrait donc bien se faire que, dans un avenir rapproché, les pavillons des grandes escadres européennes flottent aux mâts de cuirassés dont les obus détruiront à jamais ce cloaque ensanglanté qu'est Constantinople. La Turquie ne sera plus, et l'équilibre européen sera rompu. Forcément, il se rétablira au petit bonheur des événements. Nombreuses seraient les victimes d'une telle lutte, mais les chrétiens pourraient vivre en paix, et on n'aurait plus à rougir en songeant à la Turquie. C'est pour cela que je

souhaite presque, que ce soit un canon français qui le premier fasse feu dans les eaux du Bosphore, servant la cause du progrès et de l'humanité, comme le fit toujours la France chevaleresque de saint Louis et de nos jours.

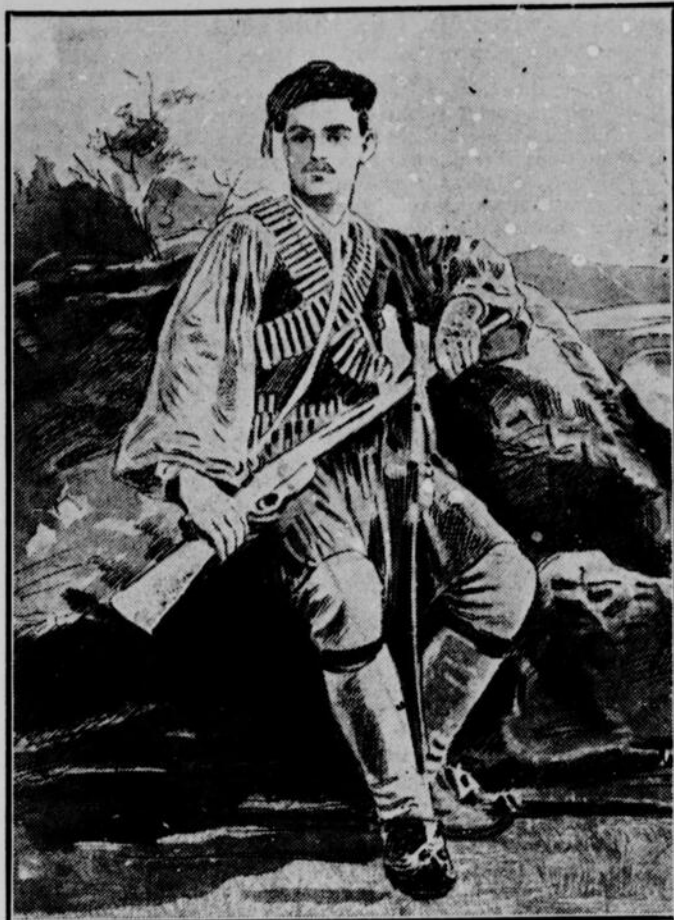
LA PLUS GRANDE FLEUR CONNUE

Cette fleur que les indigènes appellent « bo-o », se trouve dans une des fies du groupe des Philippines, sur les flancs du volcan Apo. Une expédition de botanistes et d'entomologistes allemands l'y a rencontrée à 2.500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le docteur Alexandre Schadenberg n'en pouvait croire ses yeux quand il aperçut d'abord les boutons de la fleur gigantesque, pareils à de grosses têtes de choux-fleurs ; il fut encore plus émerveillé en voyant la fleur elle-même parfaitement épanouie et ne mesurant pas moins de 3 pieds de diamètre. Les explorateurs n'avaient pas de balance : ils en improvisèrent une à l'aide de divers instruments et trouvèrent que le poids de cette fleur était de 22 livres. Comme il était impossible de la rapporter fraîche en Europe, ils se contentèrent de la photographier et d'en sécher une certaine quantité de feuilles. La photographie et les feuilles furent adressées au Jardin Botanique de Breslau, où cette plante fut reconnue pour appartenir à une espèce déjà observée

à Sumatra par le gouverneur anglais, Sir Stamford Raffles, qui lui avait donné le nom de « Rafflesia » ; la nouvelle variété découverte a reçu le nom de « Rafflesia Schadenbergia ».

POUR JOUER DU PIANO

Il est très difficile de bien jouer du piano, car cet instrument exige de l'exécutant des dons nombreux. Il faut que son oeil arrive à voir 1.500 signes en 1 minute, et ses doigts doivent parvenir à faire 2.500 mouvements. Pour exécuter le « moto perpetuo » de Weber, le pianiste est obligé de lire 4.501 notes en moins de 4 minutes, ce qui fait 19 par seconde. Quant à la deuxième partie de l'étude de Chopin, on ne peut l'exécuter correctement qu'en lisant 3.950 signes en 2 minutes, et demie, c'est-à-dire 36 par seconde !



BORIS SARAÏEFF, CHEF SUPREME DE L'INSURRECTION MACEDONIENNE



RANCO VOWODA. — Fabricant de bombes explosibles en Grèce ; maintenant à la tête d'une bande d'insurgés.



DIMITRI GEORGEFF, natif de Krushevo, ce chef opère avec sa bande dans le nord de la Macédoine.



CATHERINE ARVANDOVA. — Cette femme agit comme sous-chef d'une bande d'insurgés en Macédoine.



TITO GOULEFF. — Tué récemment à Krushevo, sa ville natale, où tous ses compagnons d'armes furent annihilés.

ESSAIS INÉDITS

A MADemoiselle "CENTRAL"

Pour avoir, hier, sans façons,
Riant de l'abonné qui somme
Fait causette avec Paul Hyssons,
Ne vous croyez point polissonne !

De tendre votre voix, triste et mélodieuse,
Quand, à votre âge, on a l'âme jeune et riense ;
De vous savoir si près et vous sentir si loin,
Quand, à vous entrevoir, je mettrais tout mon
[soin ;

De laisser l'inconnu dresser une barrière
Entre nous, je m'en veux, et, lui, criant : "Ar-
[rière !"]

Je passe et devant vous me présente humblement.
Hélas ! trouvez-vous cet impromptu charmant ?

Pâtes, m'en voudrez-vous si je dis que mon âme,
Que je croyais fermée à l'amour d'une femme,
A senti tout à coup un rayon généreux,
Un rayon bienfaisant, l'embraser de ses feux ?

Me pardonneriez-vous de dire : "Je vous aime !"]
Absolvez en songeant que peut-être vous-même,
Vous qui ne savez rien de moi, même le nom,
S'il le fallait savoir, ne diriez-vous pas non.

Qui sait si l'imprévu vous laisse indifférente ?
Le mystère, parfois, est le serpent qui tente,
On voudrait bien savoir, on sait, et c'est tant
[mieux ;]
Il n'est point de bonheur qui soit mystérieux !

PAUL HYSSONS.

Août, 1893.

MŒURS AFRICAINES

Un voyageur, retour d'Afrique-Sud, rapporte
qu'il a découvert une nouvelle tribu.

En parcourant les déserts sans limites, en ex-
plorant le Darfour, en suivant les bords du lac
Tchad et en marchant sur les traces des Stanley
et des Livingstone, il a rencontré une tribu inconnue
jusqu'ici. — On ne dit pas si l'Angleterre va
en prendre possession et y envoyer une ramifica-
tion de sa nouvelle voie ferrée, qui ira, comme
d'habitude, du Cap à Londres, en passant par
le Caire, puis, de là, courant au-dessus de l'Europe
et de la Méditerranée sur un "elevated", pour
arriver, finalement, à "La Capitale", à travers
le tunnel de la Manche.

Le même voyageur, — qui est aussi un fidèle
observateur, — a étudié de près ces Africains ; et
voilà le tableau qu'il nous en fait :

Ce ne sont pas des nains, comme les troglodytes
des cavernes du Haut-Nil. — C'est une tribu remarquable,
les cavernes de la Thébaïde ont aussi eu des tro-
glodytes, dans la personne des solitaires de la pri-
mitive Eglise, troglodytes par l'humilité.

Leur stature est élevée ; leur corps, bien fait et
bien développé. Et l'esprit ne le cède point au
corps, comme on va le voir.

De leur naissance, pas grand-chose à dire, sinon
que les sauvages ne les cachent pas sous des
feuilles de choux, — comme les bûches canadiennes, —
mais que ce sont les fauves qui sont censés les
apporter dans les bras de leurs mamans négres-
ses. La famille expose, à la naissance d'un en-
fant, pendant trois nuits consécutives, un quar-
tier de viande saignante et une grosse roche. La
viande est un cadeau de la famille reconnaissan-
te, au lion ; l'enfant, qui est censé savoir que la
vie est un funeste don, jette la pierre au destin.
Le destin ne vient jamais chercher la pierre, mais
la viande, elle, disparaît toujours.

L'éducation et le choix des instituteurs appar-
tiennent au père et à la mère, attendu qu'ils sont
les auteurs de l'enfant et qu'ils sont plus aptes
que tous autres à lui donner ces soins. Cependant,
il y a des écoles gouvernementales où va qui
voudra. A un certain âge, si l'enfant ne sait rien,
on ne pousse pas pour lui. S'il le mérite, on lui donne ce
que nous appellerions un brevet de capacité. Avec

ça, il peut aspirer à tout et se présenter à tout
établissement d'enseignement supérieur.

Ces Africains mangent trois fois par jour. Celui
qui a trop pour lui et les siens donne à son voi-
sin ; sinon, il paie une taxe fixe et annuelle à
l'Etat, qui fait aussi ses charités.

Le mariage, pour eux, est une affaire importan-
te. Celui qui est riche marie ordinairement une
jeune fille pauvre et "vice versa". Le simple
consentement suffit ; mais, le mariage doit être
public et devant témoins spécialement convoqués.
L'époux reçoit son épouse des mains des parents
de celle-ci ; il les remercie et jure fidélité et pro-
tection.

Je pourrais vous dire, également, comme quoi
les vols des riches et ceux des pauvres ne sont
pas excusés, dans le premier cas, et punis à ou-
trance dans le second ; comme quoi l'intérêt pu-
blic est le motif déterminant de leur gouvernance
et comment celui qui est convaincu de fraude est,
en outre de sa punition, exclu à jamais de tout
service public ; comme quoi la femme reçoit tou-
jours de l'héritage de son mari défunt une part
suffisante pour vivre honorablement ; mais tout
cela m'entraînerait trop loin.

Dernier détail, les rares meurtriers ne passent
jamais pour des héros. On plaint surtout leurs
victimes. On croit que l'équation de la justice
réside dans l'égalité de l'acte répréhensible avec
la peine. On croit aussi que la société a droit de
se protéger par des moyens efficaces. La mort
est donc le supplice mérité par l'homme. Mais
on ne rend pas la famille responsable de la faute
de son chef, en confisquant ses biens.

Voilà, en quelques mots, les traits caractéristi-
ques de cette tribu, — que la civilisation ne pour-
ra qu'améliorer.

ALFRED.

L'AIGLE ET LE FAUCON

Sur la cime d'un arbre gigantesque
Tel un coq pittoresque
Dominant le sommet d'un superbe clocher,
Un aigle royal de forte envergure
Est venu se percher,
Pour le faucon, mauvais augure.

L'oiseau que Ganymède autrefois admira,
Sur la chute qui gronde,
(Chute Niagara.)

De son oeil noir, perçant, embrasse, scrute l'onde.

Un vieux faucon-pêcheur, pressé par le besoin,
Immobile, attentif, surveille dans son coin
Le poisson qui sautille,
Badinant sur les eaux,
Poursuivant la chenille,
Le ver, les vermineux.

Plus rapide qu'un trait lancé par un sauvage,
Le vieux faucon s'élance et saisit au passage
Un jeune carpillon, surpris du procédé ;
S'élève dans les airs, poussant un cri de joie ;
Tout heureux se dispose à dévorer sa proie.

Mais l'aigle, décidé
A jouir du "morceau", s'élance à sa poursuite.
Le faucon qui l'entend, accélère sa fuite ;
Et voilà le combat engagé dans les airs.
Sous les ailes du soleil qui lance ses éclairs,
Or, qui peut résister aux attaques de l'aigle,
Que vainquit, dit la fable, un roitelet espiègle ?
Poursuivi, poursuivant
Volent en droite ligne
Comme le vent,
Spectacle insigne.

Cependant, le faucon sentant son ennemi
Le serrer de très près, redouble de vitesse
Et fait mille détours, échappant à demi
Le carpillon saignant ; dans sa détresse
Trace des cercles infinis ; descend ;

Remonte vivement, lançant
De petits cris ; tourne des spirales ;
Fait des triangles, des ovales,
Des losanges nombreux,
Poursuivi de plus près par l'aigle infatigable
Dont le bec redoutable,
Acéré comme un dard de chevalier, de preux,
Lui laboure le dos. — A ce sanglant outrage
Le faucon pousse un cri de douleur et de rage,
Laisse tomber sa proie et s'enfuit vers la plage.

Plus prompt que l'éclair
Qui sillonne l'air,
Sur cette victime
Très illégitime
Qui tombe des cieux,
L'aigle tout joyeux
Fond, se précipite,
La saisit au vol
A deux pieds du sol ;
Puis le parasite
La met en lambeaux
Et gobe bien vite
Les derniers morceaux !

Après avoir suivi ce combat pathétique,
Pour l'aigle on dit : Bravo ! ; Hélas ! pour le fau-
Quant au pauvre poisson ? [con.
!!!!.....

L'homme ici-bas honore
Le crime des puissants
Et pleure volontiers l'infortune des grands.
Hélas ! Nul ne déplore
Le malheur des petits, des faibles indigents.

AUGUSTE CHARBONNIER.

LES BALAYEUSES

Mesdames, mesdemoiselles,
D'un ami des plus fidèles
Que vous considérez toutes comme un trésor,
Nous célébrons le mérite.
C'est le balai, disons vite,
Qui nettoie une chambre et purge un corridor,
Rend une maison plaisante,
Propre, aimable et puis charmante.
Quand une jeune fille aime bien son balai
Elle traque la poussière
Par devant et par derrière ;
Aussitôt son lever, elle y court sans délai.

Nous, troupe de balayuses,
De rien ne sommes peureuses ;
Un balai dans la main fait notre sureté.
Si quelqu'un de nous se moque
Ce n'est pas long qu'on le bloque,
Faisant voir le danger de la légèreté.
Une fille ardente et sage
Qui ne craint jamais l'ouvrage
Acquiert par le travail beau développement ;
A l'attaque elle riposte,
Remet chacun à son poste,
Et sait bien lui montrer à parler poliment.

En face des ennemies
Prenez vos balais, amies,
C'est jaste ce qu'il faut pour les tenir au loin.
Si vous criez : Epaule, arme !
Ca décampe comme un charme,
De vous en occuper vous n'avez plus besoin.
Si revenant en bataille
Reprendre la représaille
Vous les voyez, allons ! et charge à fond de
Aussitôt victorieuses [train...
Vous revenez glorieuses,
Le balai sous le bras, maîtresses du terrain.

J.-T.-O. SAUCIER.

Oconto, Wis., août, 1903.

"Rien n'est si beau que ma patrie !" chante
partout l'homme. Que le soleil soit tor-
ride ou la bise glaciale, ainsi le veut l'a-
mour qu'on éprouve pour le sol natal. C'est cet
amour, sans doute, qui fait qu'au Canada nous
aimons tant notre hiver, que l'étranger redoute.

RECIT DE VOYAGE

Fait spécialement pour l'ALBUM UNIVERSEL.

LA DÉCOUVERTE DE LA LIÈVRE.
QUELLE BELLE RIVIÈRE !

Que de fois — pour ne rien dire de Christophe-Colomb qui a découvert l'Amérique, et de Jacques-Cartier qui a découvert le Canada — je m'étais pris à envier la gloire des Sulte et des Puyjalon, découvreurs respectifs du Labrador et des Trois-Rivières. Pris d'une belle émulation à l'égard des découvertes géographiques, en même temps que d'un dégoût momentané pour cette vie de bureau que nous fait le journalisme, je m'élançai, le mois dernier, dans les Laurentides, où j'eus bientôt fait de découvrir une rivière.

Quelle belle rivière ! Quel beau pays ! Quelle belle découverte !

Mon point de départ — inutile peut-être de le dire — fut Montréal, ville de premier ordre, bâtie, comme disait Berthelot, "au confluent du fleuve Saint-Laurent et du grand égout de la rue Craig."

Il se peut qu'en géométrie la ligne droite soit le plus court chemin d'un point à un autre, mais il n'en est pas toujours de même en voyage d'exploration ; au surplus, je ne suis pas géomètre. Pour atteindre plus promptement le Nord, objectif de mon déplacement, je crus devoir faire un coude en me dirigeant d'abord en chemin de fer sur Buckingham — plein Ouest — et de là, en voiture, sur un point vague au bout d'une route faisant angle droit avec l'Ottawa. C'est ainsi que, en quelques heures, j'arrivai dans le Nord, où je ne tardai pas à découvrir la Lièvre.

Quelle belle rivière ! J'ai dit. Pour transcrire mes impressions de voyage en leur ordre chronologique, j'aurais dû m'écrier d'abord : Quel beau village !

Ceux-là qui font le trajet de Montréal à Ottawa, par le chemin de fer du Pacifique, entendent le conducteur du train, à quelque distance de la capitale, crier quelque chose comme "Hocknam". C'est Buckingham Station.

Si la curiosité leur fait mettre la tête à la fenêtre du wagon, tout au plus aperçoivent-ils quelques maisons éparses avec, un peu plus loin, sur les bords d'un cours d'eau blanc d'écume, des quantités de bois empilés indiquant la présence de quelque scierie mécanique dans les environs. Petite affaire ! disent-ils assez justement.

Que ne mettent-ils pied à terre pour prendre, comme je l'ai fait, une antique diligence à quatre sièges et deux chevaux, qui, en moins d'une heure, les déposerait à Buckingham Village, ainsi nommé par opposition à Buckingham Station.

On dit le Village de Buckingham. Mais c'est une ville de 8.000 âmes, avec toutes les caractéristiques des grands centres de population : belles résidences, gros magasins, somptueux hôtels, et surtout, immenses établissements industriels. C'est là que se transforment en planches, en madriers et en pulpe à papier les millions de pieds de bois que la maison McLaren descend chaque année des forêts du Nord, par cette rivière de la Lièvre, dont on ne voit, à Buckingham Station, que l'écume mêlée à du bran de scie.

Combien de voyageurs ont fait vingt fois peut-être le trajet de Montréal à Ottawa, par le chemin de fer du Pacifique, sans se douter qu'ils avaient à côté d'eux l'une des plus grosses places d'affaires de la province de Québec ! Oh ! oui, certes, un beau village.

Les établissements où l'on transforme les troncs d'arbre, les billes — les billots, comme on les appelle là-bas — sont toujours intéressants à voir. Ceux des McLaren l'emportent peut-être sur tous les autres au Canada par leur immensité, leur diversité et leur efficacité.

Tout, naturellement, s'y fait à la mécanique. Aussi bien, ont-ils à leur disposition exclusive un pouvoir d'eau qui n'en cède guère à celui des Chaudières de Hull. J'oserais même dire qu'ils en ont trop pour une seule maison, et qu'il serait temps pour les gouvernants de s'occuper sérieusement des plaintes que maint industriel fait entendre à cet égard.

La maison McLaren a acquis des ayants-droit — gouvernement de Québec ou simples particuliers — les deux rives de la Lièvre, de Bucking-

ham Village à Buckingham Station. Or, les deux rives de la Lièvre, sur toute cette longue distance, offrent une suite ininterrompue de pouvoirs d'eau dont pas un seul n'est utilisé et dont pas un seul n'est à vendre ou à louer.

Propriété privée, dira-t-on, et qu'il est loisible aux messieurs McLaren de laisser improductive si cela leur est agréable.

Je ne veux pas faire parade de science légale ni économique, mais je soutiens, fort de l'autorité de légistes et d'économistes éminents, que la condition tacite de toute vente de pouvoir d'eau, comme de toute concession de privilège, est l'exploitation de ce privilège et de ce pouvoir. En tout cas, si j'étais le gouvernement de Québec, c'est moi qui aurais vite fait d'obliger les messieurs McLaren à utiliser leurs immenses pouvoirs d'eau ou à les rendre à l'Etat pour le prix qu'ils leur ont coûté.

La belle rivière ! ai-je dit. C'est la belle navigation que j'aurais dû dire, car, à partir de Buckingham Village, en montant, la Lièvre n'est plus une suite de chutes et de rapides comme en aval, mais la plus belle nappe d'eau calme qui se puisse imaginer.

Faut-il avouer mon ignorance ? Ma confession sera, j'en suis sûr, celle d'à peu près tous mes concitoyens.

Je connaissais dans la province de Québec, pour les avoir parcourues ou pour en avoir entendu parler, les voies de navigation intérieure que sont le Saint-Laurent, l'Ottawa, le Saguenay, le lac Saint-Jean, la rivière Chambly, la Saint-François, etc. Je ne m'étais jamais douté que sur des milles et des milles la Lièvre était navigable et naviguée par des bateaux de commerce.

Que si quelqu'un le savait alors que moi je l'ignorais, il serait mal venu, celui-là, de faire parade de son savoir. Car c'a été un crime de sa part de ne pas l'avoir révélé aux touristes, cette ligne de navigation qui vous promène à travers les montagnes du Nord, que c'en est un enchantement.

Le beau spectacle, en vérité, que ce Saint-Laurent ou cet Ottawa, si larges l'un et l'autre qu'on n'en voit qu'indistinctement les rives. Et la rivière Chambly elle-même, pour étroite qu'elle soit, n'est-elle pas un peu monotone avec ses rives plates ? La Lièvre, elle, à tout juste ce qu'il faut de largeur pour mettre en bonne perspective les menus accidents de ses rives et les faire tenir encore dans le même coup d'oeil, au premier plan d'un horizon tout de montagnes, vu d'en bas, tout de vallons, vu d'en haut. C'est à décrire.

Le bateau à vapeur sur lequel je me trouve en compagnie d'une vingtaine de personnes, s'appelle l'"Agnès". Il a pour capitaine son propriétaire même, M. Bothwell, un bon type d'Ecosais, autrefois de Valleyfield.

Du pont supérieur, où les passagers ont pris place pour mieux jouir de la belle température qui caractérise la journée, la vue est bornée de tous les côtés comme en un lac profondément encaissé ; l'instant d'après elle porte à des milles de distance, dans l'axe d'une vallée qui s'ouvre soudainement à gauche ou à droite entre deux chaînes de montagnes faisant angle droit avec la rivière. La vallée même de la Lièvre se resserre en certains endroits au point de n'être plus qu'une gorge ; l'instant d'après elle s'élargit tant et si bien qu'on se croirait en un pays de plaines plutôt que de montagnes. Ici des masses granitiques tourmentées comme les Alpes, nues comme les Rocheuses ; là des masses de végétation luxuriante, rappelant des pays de quinze à vingt degrés plus au Sud que le nôtre.

Que n'ai-je pu, hélas ! mettre pied à terre pour aller voir de mes yeux les merveilles de ces riches métairies, désignées sur les bords de la Lièvre sous le nom générique de "Terres des Allemands". Ils sont là, quelque part dans l'intérieur, tout un groupe de colons venus d'Allemagne, pauvres comme Job, mais travailleurs comme l'étaient autrefois nos pères. Ce sont eux maintenant qui détiennent en ces régions le record de la prospérité agricole. Leurs terres sont, paraît-il, de véritables fermes modèles. J'ai vu à bord de l'"Agnès" quelques-uns de leurs produits ; nous n'en avons pas de plus beaux sur les marchés de Montréal.

Belle rivière, beau pays ! Et cependant, je n'en ai encore vu depuis notre départ de Bucking-

ham que le côté panoramique : les rives, quoi, avec leurs montagnes, leurs bois, leurs champs, leurs habitations. Je ferme un instant les yeux pour mieux voir par l'esprit leurs possibilités industrielles et agricoles.

La Lièvre, c'est connu, est le pays des chantiers, et ses forêts, pour bien des années encore, du moins pour l'industrie de la pulpe, continueront de faire la fortune des McLaren. Mais on dirait, en vérité, à voir ce qui se fait chez nous, qu'il n'y a rien autre chose à tirer de nos forêts que du bois carré, du madrier, de la planche et de la pulpe. Mais c'est par millions que la France et l'Allemagne — pour ne parler que de ces deux pays — importent de Norvège ces gaules d'une douzaine de pieds de long, qui servent dans la culture du houblon, des pois et des haricots, à ramer les plantes. C'est par millions encore que, non seulement la France et l'Allemagne, mais tous les pays d'Europe, moins ceux du Nord, importent ces poteaux, qui servent à l'édification du bâtiment dans les villes, et à l'extension du réseau télégraphique dans les campagnes. C'est par millions de tonnes que la Russie, la Suède et la Norvège, moins riches que nous en forêts, retirent de l'incinération et de la distillation du bois, des produits recherchés par l'industrie dans le monde entier. Et nous ne faisons rien de tout cela.

La Lièvre fut un temps le pays par excellence des phosphates. Tout le long de la rivière, on voit encore les quais qui servaient à l'expédition de cette précieuse substance minérale sur Buckingham, d'où elle prenait la route de l'exportation sur l'Europe. Plus rien ne se fait aujourd'hui, et, cependant, les gisements de phosphate sont toujours là.

Ils sont là, non seulement les gisements de phosphate, mais les mines de toute espèce, riches au point de teinter les montagnes de leurs nuances particulières, ou d'iriser les routes de leurs cristaux lumineux, écrasés par les roues des voitures.

Au chapitre de l'industrie minière, rien ne se fait dans cette vallée de la Lièvre, si bien outillée pourtant sous le rapport de la transportation — puisqu'ainsi ça s'appelle maintenant. Et cependant, que de régions moins riches qu'elle donneraient volontiers des millions pour avoir une voie de navigation intérieure comme celle qui la caractérise !

Les possibilités industrielles de la Lièvre n'ont pas été cependant sans frapper un jour les gouvernants, et ainsi s'expliquent les travaux publics qui, à quelques heures de Buckingham, donnent tout à coup à la rivière l'aspect du canal Lachine à Montréal.

Qu'on se figure, au beau milieu de la sauvagerie, une énorme construction de pierre de taille s'élevant, sur un tiers près de la largeur de la rivière, de trente à quarante pieds au-dessus du niveau de l'eau. Les sinuosités de la Lièvre font qu'on arrive soudainement en vue de cette construction qui, par son caractère éminemment artificiel, s'accuserait encore à distance comme un phénomène étrange dans ce paysage tout de beautés naturelles et rustiques. C'est une échase bâtie suivant toutes les règles de l'art pour permettre à la navigation de surmonter en cet endroit la violence du courant. Elle se complète — cela va de soi — d'une digue établie entre l'écluse même et la rive opposée de la Lièvre, ce qui a pour résultat de noyer le rapide et de rendre la navigation possible en amont. Que d'écluses de ce genre il faudrait superposer les unes aux autres pour permettre à l'"Agnès" de continuer son service au delà de ce qu'on est convenu d'appeler la Grande Chute, à mi-chemin environ de Buckingham et de Notre-Dame du Laus !

C'est quelque chose à voir que cette chute de la Lièvre tombant à pic d'une centaine de pieds dans un bassin si profondément encaissé qu'il semble n'avoir pas d'issue. C'est ça, et non pas ce qu'on voit à Ottawa, qui devrait s'appeler "La Chaudière". Que d'énergie électrique en réserve pour nos vieux jours dans la "Grande Chute" !

Après les possibilités industrielles, les possibilités agricoles. Je me suis documenté, ou plutôt impressionné, à cet égard, dans le trajet de quelques milles qu'il faut faire, à pied ou en voiture, en contournant la Grande Chute, pour aller reprendre, en amont, un deuxième bateau à va-

pour qui nous déposera, le soir, au terme de notre excursion.

Les terres du Nord sont loin, certes, me disait un compagnon de voyage, de valoir celles du Nord-Ouest ; mais encore qu'elles soient inférieures pour la culture du blé, peuvent-elles se recommander aux immigrants pour les cultures variées comme celles qui caractérisent la province de Québec, et surtout pour l'industrie du beurre et du fromage.

Cela m'a rappelé que le printemps de 1903 a vu le plus fort courant d'émigration sur le Canada qui soit jamais parti des îles britanniques. Tel est le nombre de colons établis au Nord-Ouest depuis six mois, qu'il vaudrait à lui seul de quatre à six représentants de plus à cette région dans le parlement fédéral, si, au lieu d'être répartie tous les dix ans, la représentation respective des provinces à Ottawa l'était tous les ans. A ce taux, dans dix ans, le Nord-Ouest aura au parlement fédéral autant de députés que la province de Québec.

La perspective n'est pas faite pour nous désoler, car la colonisation du Nord-Ouest ferait la fortune du pays tout entier. Mais il n'en est pas moins étrange de voir passer à travers notre province des milliers et des milliers d'émigrants qui tous se dirigent vers l'Ouest, sans nous laisser autre chose que de rares unités, qui s'arrêtent de préférence dans nos villes au lieu d'aller prendre des terres dans le Nord.

J'ai cru devoir demander l'explication de ce phénomène à mon interlocuteur — un homme qui suit de près les affaires publiques en notre pays.

— L'explication en est assez simple, me répondit-il : du moins pour ce qui concerne le fait particulier dont vous me parlez. Les émigrants venus d'Angleterre ne s'arrêtent pas chez nous cette année, parce que le gouvernement de Québec ne veut pas leur vendre des terres.

— Et pourquoi cela ? lui observai-je.

— Demandez-le à M. Parent, qu'il me répondit : moi, je m'y perds.

Eh ! bien, je lui demande, à M. Parent, et publiquement encore : Au nom de quel saint avez-vous donné instruction aux commissaires des terres, dans la province de Québec, de ne pas concéder de lots aux colons, cette année ? r. s. v. p.

Fin ! le portage de la Grande Chute ; et la navigation de recommencer en amont, à travers un pays encore plus beau que celui à travers lequel nous venons de passer. Je n'ai pas voulu prendre congé de l'homme préposé au transbordement sans le photographier, lui et sa petite famille, composée de onze enfants. Au temps de Voltaire, c'était du Nord, paraît-il, que leur venait la lumière en France — de nos jours, au Canada, c'est du Nord que nous vient la population.

Les paysages se déroulent, tous plus enchanteurs les uns que les autres. J'en Kodaque quelques-uns au passage ; celui de Notre-Dame de la Salette, par exemple, n'a-t-il pas de quoi tenter la palette de l'un de nos artistes canadiens ?

J'eus pu aller ainsi jusqu'à Notre-Dame de Laus, où nous serions arrivés à la tombée de la nuit ; j'ai préféré mettre pied à terre à Val des Bois, pour me payer le luxe d'une excursion en voiture dans l'intérieur, par l'une des plus belles après-midi qu'on put rêver.

Il y a certes dans la province de Québec des routes qui laissent à désirer. Celles de la région de la Lièvre, qu'il m'a été donné de parcourir, feraient honneur aux paroisses de la rive sud du Saint-Laurent, réputées pour l'excellence de leurs chemins vicieux. Il n'y a pas, après tout, à s'en étonner autrement. La région de la Lièvre, en effet, est une succession de plateaux séparés les uns des autres par des chaînes de montagnes à travers lesquelles on trouve mainte passe facile. Celui que j'avais pris pour terme de mon excursion contient, d'un seul tenant, huit cents arpents bien comptés, aussi plans que la commune de Laprairie, pour ne pas dire aussi plans qu'une table de billard, et sans même un caillou de la grosseur du poing pour tenir lieu de bille.

L'heureux propriétaire de ce beau domaine est un Français bien connu à Montréal, qu'il habite encore l'an passé, M. Bertin, ci-devant du Club Saint-Antoine, et de l'agence de collection de la rue Gosford.

De certaine correspondance entretenue naguère avec les gens du Nord, il m'était resté dans

l'esprit qu'ils avaient cru un temps aux loups que, pour ma part, je mettais avec les serpents à sonnettes au compte de la légende canadienne.

— Des loups, me répond M. Bertin, mais vous n'avez qu'à vous éloigner de quelques arpents dans la montagne, cette nuit, pour les entendre hurler en chœur.

— Allons donc, lui dis-je : ce sont des chiens qui ont mal tourné.

— Si peu des chiens, me répond-il, que le gouvernement donne une prime de je ne sais combien de dollars pour leur extermination, et que voici une descente de lit faite de la robe de l'un de ces fauves.

Le soir venu, je n'eus rien de plus pressé que d'aller, en compagnie d'un guide, me mettre à l'affût, un fusil à la main, à quelques milles de la maison.

O la grandeur de ces concerts des Laurentides, la nuit !

Placé comme je l'étais dans une gorge assez étroite ouvrant d'une part sur un découvert de quelques arpents, ayant pour toute végétation des jeunes pousses de l'année, et d'autre part sur un lac, abreuvoir d'occasion des hôtes de la forêt et repaire naturel de maint oiseau à patte palmée, sans parler des grenouilles qui pululent dans les rives marécageuses, je dus m'y reprendre à cinq fois pour distinguer entre les coassements de batraciens, les couacs de canards, les hullements de chouettes, les frou-frou de perdrix, les bramelements de chevreuil, les glapissements de renard, et, peut-être, autant que j'ai pu les discerner, des grondements d'ours. Des hurlements de loups, rien pendant une heure au moins ; puis soudain, comme si mon affût avait été découvert par un rôdeur, j'entendis, du côté opposé au lac, comme un appel d'éclaireur à des patrouilles de douaniers opérant de conserve dans les environs. Alerte ! avait semblé dire la voix en question.

Pour peu élevé qu'avait été le cri, il suffit encore à interrompre le concert qui m'avait charmé jusque-là. Et, dans l'accalmie soudaine qui se fit tout autour de moi, je perçus distinctement sous bois, dans le lointain, le bruit que feraient en courant des chiens appelés à la curée. Il en arrivait évidemment des fauves de tous les points du découvert, sur lequel s'ouvrait en entonnoir la gorge dans laquelle j'étais posté.

Un nouvel appel semblant signifier cette fois : "Les voilà !", et, en lieu du concert en sourdine qui m'avait tant charmé quelques minutes auparavant, j'entendis un chœur de vociférations, qui m'aurait fait frémir si je n'aurais connu la couardise des loups.

Ils étaient là, comment dire ? vingt, trente ou quarante fauves, aboyant, hurlant, avec l'air de s'encourager les uns les autres à faire bon marché des deux chasseurs, mais pas un d'eux n'est venu plus près de nous que d'un arpent.

De ma vie je ne me suis fait engueuler de pareille façon.

Les loups n'ont jamais été, paraît-il, aussi nombreux que cette année dans la région de la Lièvre. La raison en serait-elle les feux de forêts qui ont sévi tout le printemps sur la rive nord de l'Ottawa, et changé pour cela l'habitat des fauves de l'intérieur ? C'est assez vraisemblable. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en maint endroit, des colons ont trouvé, le matin, tous leurs montons étranglés dans les champs, et que d'autres doivent, par prudence, faire entrer leur troupeau à la bergerie, tous les soirs.

Mais, d'hommes dévorés par les loups, en a-t-on jamais signalé dans le Nord ? Rarement ; et pour ceux-là à qui la chose est arrivée, c'est qu'ils étaient blessés ou qu'ayant perdu la tête, ils avaient tenté de fuir, avec toute la meute à leurs talons. Pour ma part, quand j'eus entendu à mon gré le concert que faisaient les fauves, je n'eus qu'à lâcher un coup de fusil dans leur direction pour mettre fin à leur engueulement, quitte à eux de le recommencer une heure plus tard, mais de si loin qu'il semblait venir des confins mêmes de l'horizon.

Quarante-huit heures durant j'ai été l'hôte de M. Bertin, mais j'en ai bien passé quarante à courir les bois, à grimper les montagnes et à pêcher les lacs.

Que d'eau ! Que d'eau ! pourrais-je dire avec MacMahon. Du sommet de certain pic appelé le Pain de Sucre, à cause de sa forme particulière

rappelant absolument le cone classique cher aux épiciers, j'ai compté, dans un rayon de moins de cinq milles, une douzaine de lacs au moins, scintillant comme des miroirs.

Beau pays ! ai-je dit déjà. Beau surtout pour les touristes, qui ne semblent guère s'en douter. Je dois faire exception, toutefois, pour ceux d'Ottawa, qui s'y rendent, à l'automne, avec des mentes bien dressées. Ceux-là sont des sportsmen aux instincts quelque peu sanguinaires ; mais de vrais touristes, épris simplement de grand air, de beaux paysages, et, par-dessus tout, de cet affranchissement momentané du conventionalisme ennuyeux des villes, non, on n'en voit guère de ce côté. Aussi, est-ce pour eux que j'ai cru devoir jeter sur le papier ces quelques impressions de voyage.

Pour moi, la Lièvre est la plus belle région qui soit dans la province de Québec ; que les touristes aillent la voir et ils m'en diront des nouvelles. Qui sait même si leur témoignage n'ira pas jusqu'à confirmer sérieusement dans l'Histoire la prétention que j'ai émise pour rire en cet article : que c'est moi qui en ai été le découvreur.

JULES GRIFFARD.

Montréal, septembre 1903.

DE L'EMPLOI DU TEMPS DANS LA JEUNESSE

Souvenez-vous que le temps nous entraîne dans sa course rapide, sans que nous nous en apercevions, et que les plus belles et les meilleures années nous échappent les premières. Pourquoi donc ne pas redoubler d'ardeur afin de pouvoir en quelque sorte égaler la vitesse du temps ? Les meilleures choses passent promptement, les mauvaises restent. Comme ce qui sort d'abord d'un vase est ce qu'il y a de plus pur, et ce qu'il y a de plus pesant reste au fond, de même le premier âge de la vie est le meilleur. Faut-il que les jeunes gens soient assez aveugles pour ne tirer aucun avantage du présent, et remettre tout à l'avenir ! On dirait qu'ils s'imaginent qu'à tout âge ils seront propres aux mêmes choses. Ils ne songent pas qu'il en est des facultés de l'esprit comme de celles du corps ; que la vieillesse affaiblit également l'un et l'autre ; qu'elle nous poursuit toujours ; et que tel qui se dit jeune la sent déjà s'appesantir sur sa tête.



LE DERNIER BOUCHON DE CHAMPAGNE

LES N'CHABOUNS

Les Congolais croient que le d'jna, ou gorille, n'est pas un animal, ainsi que les autres singes. D'après eux, le corps de ces bêtes étranges est animé par l'esprit de certains nègres morts, qui, — pour des méfaits commis en cette vie, et qui leur interdisent pour longtemps le séjour du grand Maramba, créateur de l'univers, — sont obligés de revenir vivre sur la terre dans les corps de ces monstres.

Ces gorilles, nommés N'chabouns, sont plus grands, plus forts et plus méchants que les autres. Il y en a qui, comme les vampires, s'élancent sur les voyageurs isolés, d'un coup de dent leur ouvrent la jugulaire, et ne les abandonnent qu'après leur avoir sucé tout le sang. D'autres, cachés dans le cœur de quelque gigantesque baobab, saisissent tous les malheureux qui passent à leur portée, les étranglent et les rejettent dans les broussailles, où ils ne tardent pas à devenir la proie des chacals et des vautours.

C'est à qui, parmi les Noirs, vous a raconté quelque histoire merveilleuse sur les gorilles.

L'un avait surpris une troupe de N'chabouns en train de cueillir et de botteler des cannes à sucre, avec autant d'art qu'un homme eût pu y mettre ; il s'était caché pour éviter le sort qui l'attendait s'il eût été aperçu des gorilles, et il avait été témoin du plus étrange des spectacles : la récolte finie, chaque animal avait chargé sur ses épaules deux ou trois fais de cannes, et tous ensemble avaient repris le chemin de leurs réduits, en poussant des rugissements qui ébranlaient les forêts et faisaient fuir les fauves devant eux.

Un second nous affirma qu'il arrivait parfois que, même avant leur mort, les hommes étaient, par maléfice, métamorphosés en gorilles.

Je me rappelle une soirée, passée au milieu des Pahouins, après une chasse infructueuse aux gorilles. Obligés de camper où nous nous trouvions, notre souper fut des plus frugals, grâce à des bananes sauvages, grosses et dures, et à quelques grillades de singes, tués dans la journée. La fatigue et la faim aidant, je me décidai à goûter de cet animal, dont je trouvais la chair coriace, mais moins désagréable que je ne m'y attendais.

Nous passâmes là une des nuits les plus singulièrement étranges que je puisse retrouver dans la masse de mes souvenirs de voyageur. Les nuits équatoriales ne sont pas calmes comme celles des contrées du Nord. Pendant tout le temps que dure la chaleur, les fauves restent abrités dans leurs tanières, attendant l'ombre et la fraîcheur du soir pour partir en quête de leur nourriture. Aux derniers rayons du soleil, la nature fatiguée semble s'éveiller pour une vie nouvelle, les premiers rugissements du tigre ou du léopard commencent à rouler dans les vallées, se mêlant au bruit solitaire des torrents ; on dirait que ces rois des forêts, en quittant leurs lits de mousse, au fond de quelques réduits, veulent annoncer ainsi, chaque soir, la prise de possession de leur empire.

Les gorilles, perchés sur une branche de banian, ou sur le toit de feuillage de leur case grossière, leur répondent par des notes plus légères, plus graves et tout aussi terribles ; ils semblent les défier de venir se mettre à portée de leurs griffes puissantes, et soyez sûrs que la recommandation ne sera pas perdue, les fauves suivront le cours des ruisseaux, se répandant dans les plaines voisines, mais pas un, averti par ce cri étrange, par cette note qui a quelque chose d'humain dans sa sauvagerie, et qui se termine en roulement de tonnerre, ne se hasarderait à venir s'ébattre dans le lieu que le gorille a choisi

pour y établir son campement. Il sait à quel ennemi terrible il aurait affaire, et le N'gena peut régner sur ces forêts, en paisible souverain.

Et, cependant, contraste charmant, pendant que le tigre et le grand singe échangent de loin leurs notes menaçantes, des milliers d'oiseaux chanteurs, qui, pendant toute la journée avaient cherché au plus épais des bois un abri contre les ardeurs du soleil, se réveillent, et, sur chaque branche d'arbre et de buisson, font entendre à l'envi leurs chansons mélodieuses.

Cette nuit, le concert fut complet : fauves et rossignols des bois firent entendre tour à tour leurs rugissements et leurs chants.

J'avais fait allumer un feu pour chasser les moustiques et éloigner les visites dangereuses, et, enroulé dans une couverture, la tête sur mon sac de voyage en guise d'oreiller, je passai de longues heures à contempler le spectacle saisissant que j'avais sous les yeux, avant de goûter les bienfaits du repos.

LOUIS JACOLLIOT.

CONSEILS UTILES

COLLE POUR LE CUIR. — Quand on veut souder ensemble deux pièces de cuir, par exemple, une pièce sur une chaussure trouée, on se sert

gardent ainsi plus d'un an si elles sont placées dans un endroit bien sec.

Quand vous voulez vous en servir, lavez-les dans l'eau tiède et passez-les ensuite dans l'eau fraîche.

CORS AUX PIEDS ET OEILS-DE-PERDRIX. — Rien de plus pénible et d'agaçant comme ces petites infirmités, qui font souffrir beaucoup, entravant la marche, etc. Pour les détruire, on emploie souvent des médicaments, appelés vulgairement coricides, et qui ont des noms foudroyants. Il faut s'en méfier, car ils sont tous à base d'acide, et par là même fort dangereux. Il ne faut pas non plus se couper soi-même un cor ou un oeil-de-perdrix, ce qui peut provoquer des accidents graves et même le tétanos. Enfin, il ne faut pas non plus se confier à un pédicure plus ou moins inexpérimenté !

Alors, que faire ?

C'est bien simple, se mettre le matin une bonne couche de teinture d'iode : dans la journée, un peu d'onate pour que rien ne frotte ; le soir, un tampon d'huile de camomille camphrée ou d'huile d'amandes douces. Bien s'envelopper pour ne pas tacher le lit.

En faisant cela pendant deux ou trois jours, le cor ou l'oeil-de-perdrix se détache facilement avec un simple grattement de l'ongle.



LES N'CHABOUNS. — Chaque animal avait chargé sur ses épaules sa bottée de cannes à sucre

d'une dissolution de gutta-percha, obtenue en faisant agir sur la quantité voulue de cette substance un mélange de 12 parties de sulfure de carbone pour une partie d'essence de térébenthine. Il est essentiel de bien dégraisser, au préalable, les pièces de cuir que l'on veut souder.

MOYEN DE FAIRE POUSSER LES SOURCILS ET LES CILS. — Il suffit de les humecter souvent d'eau froide. On les verra, alors, croître en épaisseur et en longueur.

Les Irlandaises doivent leurs longs cils irisés à ce cosmétique inoffensif.

Une autre recette pour l'obtention de cils bien fournis, c'est d'en couper l'extrémité à tout enfant qui a atteint son quinzième jour.

MOYEN DE CONSERVER LES ASPERGES. — Rien n'est plus cher qu'une boîte de conserves d'asperges, rien n'est meilleur non plus qu'une omelette aux pointes d'asperges. Voici un procédé infailible pour conserver les asperges à peu de frais. Vous retranchez toute la partie blanche pour ne conserver que la partie verte, que vous faites bouillir une minute avec du sel. Vous trempez ensuite vos pointes d'asperges dans de l'eau fraîche pendant vingt minutes, et vous les laissez égoutter. Rangez-les ensuite dans un vase rempli d'eau et vinaigre, ajoutez sel, une moitié de citron, des clous de girofle, et recouvrez soit de graisse, soit de beurre fondu. Elles se

POUR PRESERVER LES PNEUS. — 1o Ne pas s'approcher des trottoirs, les caoutchoucs comme les roues pouvant, surtout au départ, être détériorés à leur contact. Eviter de franchir à vitesse les trottoirs à angles vifs, qui peuvent érailler le bandage entre la jante et le trottoir. Se méfier des aiguillages mobiles des tramways. Eviter autant que possible les empiètements et plus encore les verres cassés ; en tous cas, parcourir les chaussées nouvellement empiètrées à une allure très lente.

2o Si une coupure ou une déchirure se produit, en retirer les graviers, si on ne veut pas qu'elle s'élargisse ; laver l'intérieur de la plaque avec de la benzine, à l'aide d'une mauvaise brosse à dents, par exemple, laisser sécher et introduire de la gutta fondue.

3o Les chaussées trop en pente, et surtout les virages à grande allure, produisent un déplacement anormal des caoutchoucs par rapport à la jante, et les fatiguent d'autant plus que le véhicule est plus lourd.

4o Ne pas laisser trop longtemps le caoutchouc sans travailler. Lorsque le caoutchouc ne travaille pas, le laisser dans une remise obscure.

5o Freiner modérément et éviter les arrêts brusques.

Préserver le caoutchouc du contact de l'huile de graissage et de l'essence de pétrole.

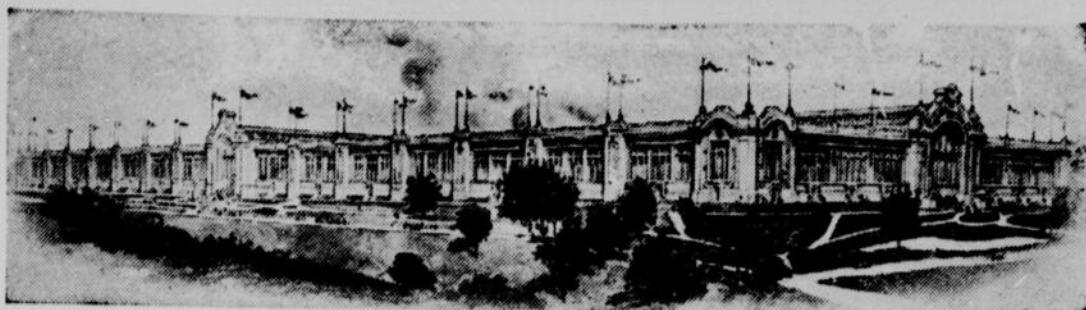
L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS

Le "Palais de l'Agriculture" de Saint-Louis est l'édifice le plus considérable qui ait jamais été construit pour recevoir les produits agricoles; il couvre une superficie proportionnelle de quinze pour cent plus grande qu'aucune des bâtisses de l'exposition. Ses dimensions sont de 500 pieds par 1,800 pieds, soit une étendue d'environ 20 arpents.

Cet édifice et celui de l'Horticulture sont les deux seuls dont les murs extérieurs seront peints en couleurs. Des guirlandes, des couronnes, des festons de fleurs et de fruits ajouteront à l'effet des couleurs; les corniches et les trumeaux seront peints en blanc.

Les plans de cet édifice ont été préparés, sous la direction immédiate de M. Isaac S. Taylor, directeur général des travaux de l'exposition, par M. Emmanuel-L. Masqueray, fameux architecte français, probablement le plus savant et le plus habile architecte qui soit en Amérique. Le coût de construction du Palais de l'Agriculture est de \$529,940.

Cet édifice est le mieux éclairé de tous. Sa façade est composée de séries de fenêtres de 75 pieds de largeur par 21 pieds de hauteur. Ces fenêtres sont placées à quatorze pieds du plancher afin que l'espace au-dessous puisse être employé pour l'installation des objets exposés; des châssis vitrés de forme triangulaire (Triangular mo-



EDIFICE DE L'AGRICULTURE

LE CANADA A L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS

La part que le Canada se propose de prendre à l'Exposition de Saint-Louis, l'année prochaine, sera bien plus considérable que ce pays n'a tenté de le faire dans les expositions antérieures.

Notre pays est plus essentiellement intéressé dans l'Exposition de Saint-Louis que tous les autres pays du monde; notre connexité, nos rapports, notre convergence commerciale avec les Etats-Unis, en sont la cause primordiale et irréfutable.

Il est en preuve qu'aux expositions de Paris et de Buffalo, le Canada a obtenu les premiers prix pour ses produits naturels, de l'industrie laitière et de l'élevage. A l'exposition d'Osaka, Japon, tenue l'hiver dernier, dix autres pays étrangers

résolutions suivantes ont été adoptées unanimement :

Attendu que les éleveurs canadiens ont reçu une cordiale et chaleureuse invitation de participer et d'exposer à l'exposition de Saint-Louis, en 1904, et,

Attendu, que les prix en argent offerts pour tous les produits de l'élevage à l'exposition universelle de 1904 excèdent considérablement ceux qui ont été donnés aux expositions antérieures et sont dignes des meilleurs efforts des éleveurs du Dominion, et,

Attendu, que la présence de la haute qualité des produits de l'élevage à l'exposition de Saint-Louis, et pour laquelle notre pays est reconnu, ajoutera un nouveau prestige à nos exposés et augmentera considérablement notre commerce local et étranger, qu'il soit

Résolu, que les éleveurs canadiens réunis en convention à l'exposition industrielle de Toronto offrent par les présentes leurs félicitations aux directeurs de la "Louisiana Purchase Exposition" pour la munificence qu'ils ont déployée, et que nos remerciements leur soient offerts pour la cordiale invitation qu'ils nous ont faite d'exposer nos produits de l'élevage à Saint-Louis, en 1904.

Résolu, que le président de cette convention soit et est par les présentes requis de nommer un comité représentant chaque branche de l'élevage, et que ce comité coopère avec les officiers du gouvernement ayant charge de réunir les exposés de l'élevage pour le

grand concours universel de 1904, afin que les meilleurs spécimens de chaque branche soient choisis.

Résolu, que le secrétaire de cette réunion envoie une copie de ces résolutions au ministre de l'Agriculture pour le Canada, avec l'assurance que le désir des éleveurs canadiens est de coopérer de tout cœur avec le gouvernement pour que l'industrie de l'élevage au Canada soit des mieux représentées à l'exposition universelle de Saint-Louis, en 1904.

Résolu, que les éleveurs ici assemblés désirent vivement que le gouvernement leur vienne en aide pour réussir à faire une exposition des plus honorables, et nous nous engageons à fournir nos meilleurs animaux pour cette occasion.



EDIFICE DES MOYENS DE TRANSPORT

ntor skylights) fournissent la lumière par le toit. Ces châssis sont construits de manière à préserver les objets exposés des ardeurs de la lumière du soleil.

Une grande nef, s'élevant à soixante pieds de hauteur, traverse l'édifice dans toute sa longueur et présente une vue admirable de l'installation générale.

Situé sur une légère colline, et tout à côté de l'édifice canadien, le Palais de l'Agriculture sera certainement la Mecque par excellence des visiteurs du Canada, l'année prochaine.

Pour terminer la description incomplète de ce magnifique édifice, je mentionnerai les comparaisons suivantes, qui donneront une idée de la colossale construction qu'est le palais de l'Agriculture. On ne se rend généralement pas compte de l'étendue d'une construction lorsque ces dimensions nous sont données par pieds ou par arpents. Mais, quand la comparaison est faite avec des édifices bien connus, une véritable conception de la grandeur et de l'importance de la description que l'on veut donner peut être plus facilement obtenue.

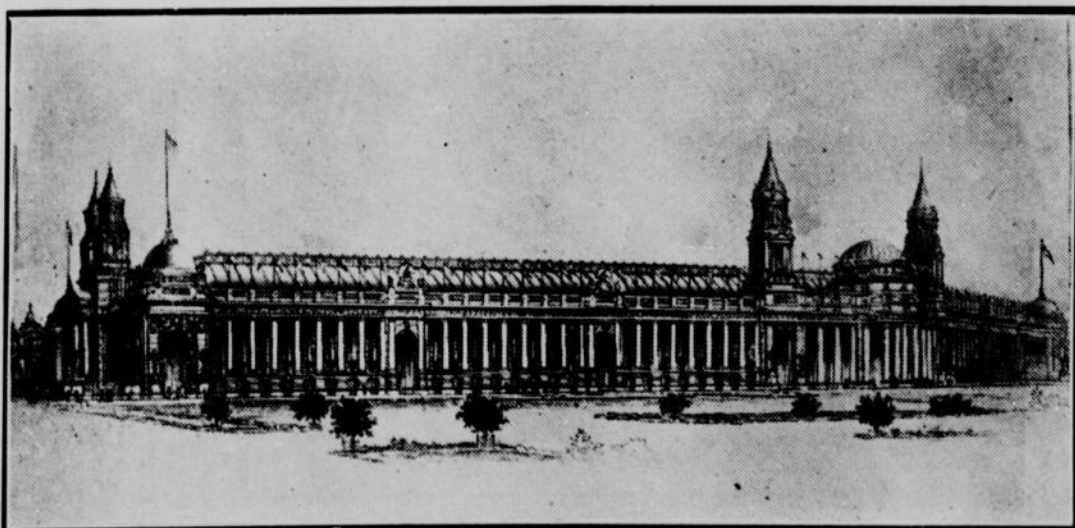
Le Palais de l'Agriculture, à l'exposition de Saint-Louis, couvre une étendue de terrain vingt fois plus considérable que l'emplacement de l'hôtel Windsor, à Montréal; dix fois plus grande que le Madison Square Garden, à New York; le double d'espace de la cathédrale Saint-Pierre, à Rome, et plus de trois fois l'étendue de terrain sur lequel était construit le Colisée. Le visiteur qui voudra faire le tour de l'édifice devra s'attendre à faire une petite marche; le pourtour comporte une distance de trois-quarts de mille. Cela est-il suffisant pour donner une idée de l'importance qu'aura ce Palais de l'Agriculture ?

envoyèrent ces mêmes produits, le Canada remporta haut-la-main le prix d'honneur pour son exposition.

La colonisation au Canada a pris de fortes proportions depuis quelques années, et l'étalage que ce pays se propose de faire à Saint-Louis, l'année prochaine, ne peut que stimuler grandement la continuation de l'émigration des Etats-Unis et de l'Europe. Le Canada a besoin de bons et industrieux colons, et il doit employer tous les moyens honnêtes et possibles pour les avoir.

• • •

A la convention des éleveurs de bestiaux, tenue sous la présidence de M. F. W. Hodson, commissaire de l'élevage pour le gouvernement canadien, et qui vient de se terminer à Toronto, les



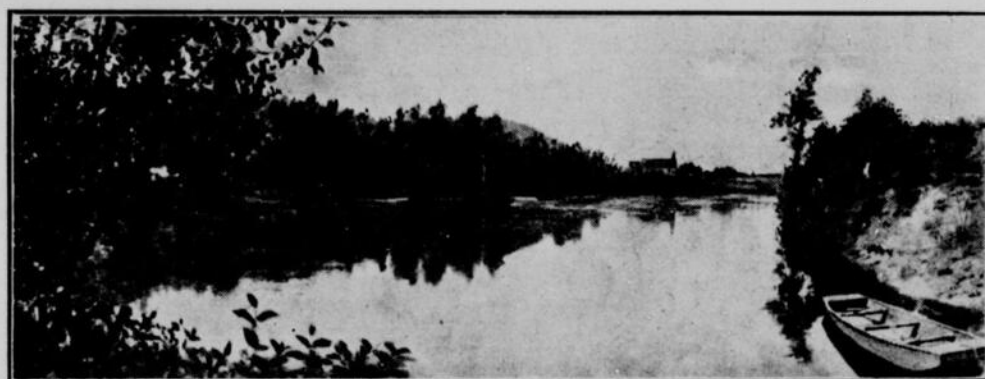
L'EDIFICE DES INDUSTRIES



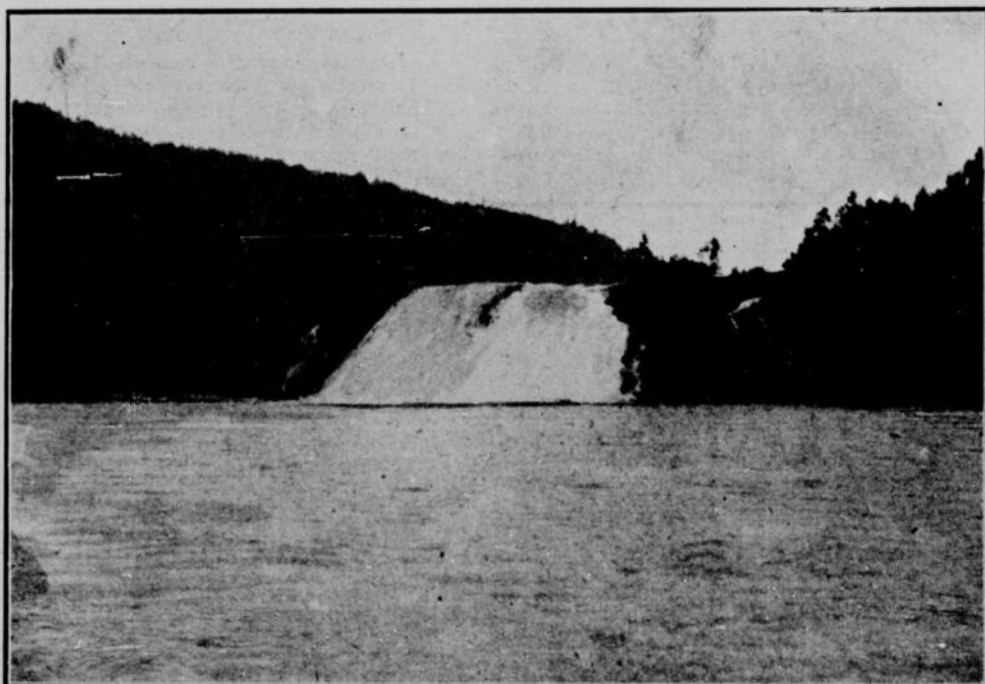
Vue des magnifiques pouvoirs d'eau de la Lièvre à l'établissement des Messieurs McLaren, à Buckingham



Autre vue de pouvoirs d'eau de la Lièvre à Buckingham et photographie partielle de l'établissement et des résidences des Messieurs McLaren



Paysage de Notre-Dame de la Salette, photographié du bateau même faisant le service sur la Lièvre



La Grande Chute de la Lièvre à mi-distance environ entre Buckingham et Notre-Dame du Laus

LA REGION DE LA LIEVRE

Photographiée spécialement pour l'ALBUM UNIVERSEL.

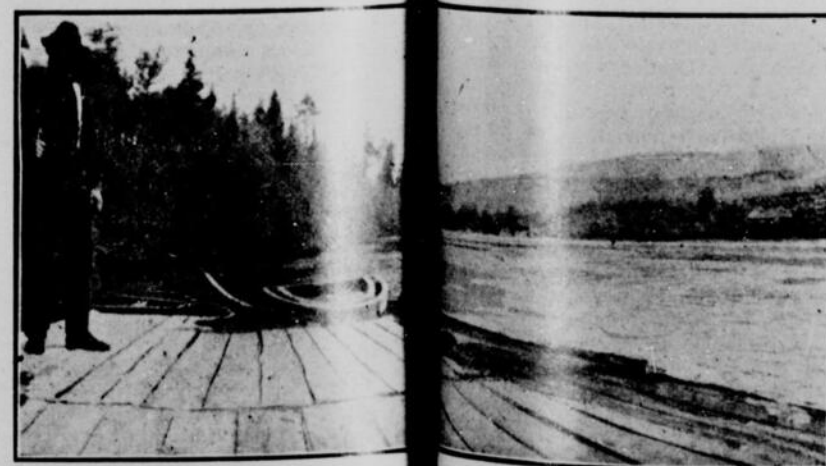
(Voir pages 84-85)



Une ferme à quelque distance de Buckingham, le bateau même faisant le service sur la Lièvre



L'établissement de M. Gauthier, entreprenant la Grande Chute, et sa famille au complet, dont les deux plus jeunes membres, les enfants, debout sur la galerie



Le quai de la Lièvre, au portage de la Grande Chute, le bateau à vapeur se confondant presque avec le rivage.



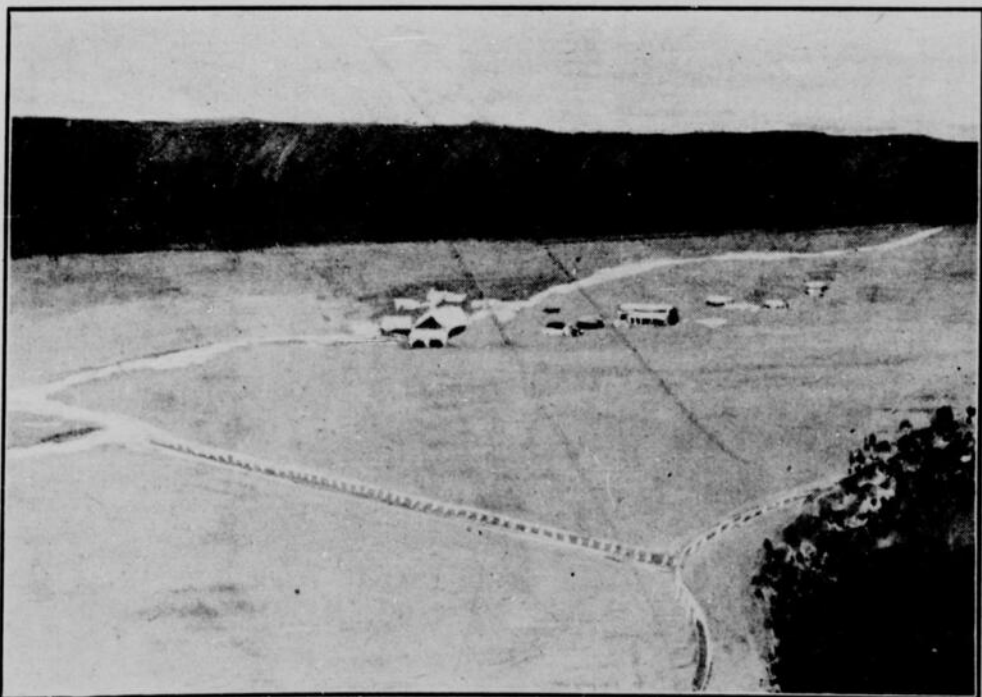
Vue des faubourgs de Buckingham, à l'endroit où l'on prend le bateau à vapeur pour remonter la Lièvre



Paysage de la Lièvre en amont de la Grande Chute, avec vue du petit bateau à vapeur faisant le service de ce dernier endroit jusqu'à l'établissement de Notre-Dame du Laus



Le Bureau de Poste de Val des Bois, division territoriale dans laquelle se trouve située la ferme Bertin sur les bords de la Lièvre



La ferme Bertin, dans la région de la Lièvre, photographiée d'une distance de quelques milles, du sommet des montagnes qui l'environnent de tous côtés et en font un domaine de 600 arpents aussi plat qu'une table de billard, traversé sur toute sa longueur par un gros ruisseau aux eaux des plus limpides

VENGEANCE INDIENNE

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici de machiavéliques combinaisons où interviendraient le poignard, des incantations ténébreuses, ou les poisons les plus subtils de l'Orient. Non. Le criminel dont il s'agit ne s'est servi que de moyens qui pourraient être employés partout. Mais il l'a fait avec une habileté infernale, et en se servant, aussi bien qu'il était possible, des circonstances de lieux et des conditions d'existence dans lesquelles il se trouvait.

Il y a une vingtaine d'années, vivaient à Bombay un riche marchand de soieries, nommé Kovindas Ramlal, sa fille, Motee, et un cousin de celle-ci, Harichund, qui aurait bien voulu l'épouser, non parce qu'il en était profondément épris, mais en raison des "espérances" considérables qu'elle représentait. Harichund était un assez beau spécimen de la race hindoue, et peut-être la jeune fille aurait-elle consenti à devenir sa femme, si le père ne s'était opposé nettement à ce mariage, et ne fût resté intraitable, malgré les supplications dont il fut l'objet. Il savait Harichund pauvre, et aurait probablement passé outre à cette pauvreté, mais il le savait aussi possesseur d'une assez mauvaise réputation, justifiée, comme on le verra par la suite de ce récit.

Harichund, en présence d'un refus aussi inexorable, sentit bouillonner en lui une violente colère et résolut de se venger, tout en augmentant, s'il était possible, ses chances de devenir l'époux de sa cousine.

Et par une belle nuit d'été, tandis qu'il dormait sur une terrasse de sa maison de la rue Kambeker, Govindas Ramlal fut poignardé par son neveu, sans qu'on entendit un souffle. Les obsèques eurent lieu en grande pompe, et quelques jours après, Harichund se présentait à Motee, renouvelant la demande qu'il avait déjà faite de sa main. La jeune fille, à sa vue, éprouva une frayeur mortelle, et s'évanouit dans un accès d'horreur. Elle n'accusa pas le jeune homme du meurtre de son père, mais tout, dans son attitude, prouva qu'elle avait, sinon une conviction absolue, du moins un soupçon des plus sérieux. Avait-elle donc vu quelque chose, tandis que Harichund se croyait si bien seul avec sa victime ?...

A quelque temps de là, Motee épousait un jeu-

ne homme de la ville, nommé Chunderdas. Mais à peine fut-elle mariée, qu'elle ne se sentit plus en sûreté à Bombay. Elle redoutait — et avec raison sans doute — la terrible vengeance de son cousin, qui devait être furieux de se voir éconduit par deux fois, et soupçonné, en outre, du lâche assassinat qu'il avait commis. La jeune femme parvint à faire partager à son mari ses appréhensions, et tous deux se rendirent à Hyderabad, une petite ville assez éloignée au nord de Bombay.

Ils y vécurent en paix pendant une année environ, et le drame du passé commençait à s'effacer de leur mémoire, lorsqu'un jour, quelques instants après qu'ils s'étaient retirés pour dormir, des gémissements douloureux, qui paraissaient venir du pied de la maison, dans la rue, attirèrent l'attention de Chunderdas. Il se leva, malgré les craintives observations de sa femme, et trouva devant sa porte un fakir qui venait d'y tomber de faim, de fatigue et de détresse. C'était un homme dans la force de l'âge, mais amaigri par une existence de privations terribles ; son corps portait la cicatrice de blessures qu'il s'était faites lui-même en ses accès d'exaltation mystique ; sa barbe et ses cheveux étaient emmêlés de bouse de vache ; il râlait.

Chunderdas, homme religieux, tomba prosterné devant le saint personnage. Puis il le prit dans ses bras, l'emporta dans la salle basse de la maison, le soigna, le fit boire et manger, lui prépara des nattes pour se coucher, fit auprès de lui de longues prières, et le quitta enfin en protestant de son humilité, de sa vénération, et en offrant à son hôte tout ce que pouvait contenir le logis.

Retourné auprès de sa femme, il la trouva en proie à une grande frayeur.

— Qu'as-tu ? lui demanda-t-elle.

— Cet homme n'est pas un fakir. C'est Harichund.

— Tu es folle ! Je connais Harichund. Est-ce que je ne l'aurais pas reconnu ?

Pendant la nuit, tout fut calme. Au matin, Chunderdas descendit prendre des nouvelles de son hôte. Il avait disparu. Rien, cependant, n'avait été dérangé dans la salle. Motee revint peu à peu de sa terreur et convint qu'elle avait pu se tromper.

Cependant, l'après-midi du même jour, son mari avait des éplottes importantes à faire. Il se rendit au bazar de la ville, y demeura plu-

sieurs heures, et y laissa une assez grosse somme. Quand il rentra chez lui, toute la maison était envahie par la police, qui perquisitionnait. On s'assura de sa personne, et, en sa présence, on tira de son secrétaire d'énormes liasses de fausses bank-notes, limitées à la perfection et semblables à celles avec lesquelles il venait innocemment de payer ses achats. Bien plus, en soulevant les lames du parquet, on découvrit une presse lithographique de petit modèle, et tous les accessoires qui peuvent être utiles aux falsificateurs de papier-monnaie. C'était l'évidence, Chunderdas était perdu.

Ce n'est que bien plus tard qu'on découvrit le fin mot de l'histoire. Harichund avait passé près de deux ans, dans l'ombre, à apprendre le métier de faux-monnayeur, dans le seul but de livrer aux tribunaux et de faire condamner à jamais le mari de sa cousine. Il avait réussi.

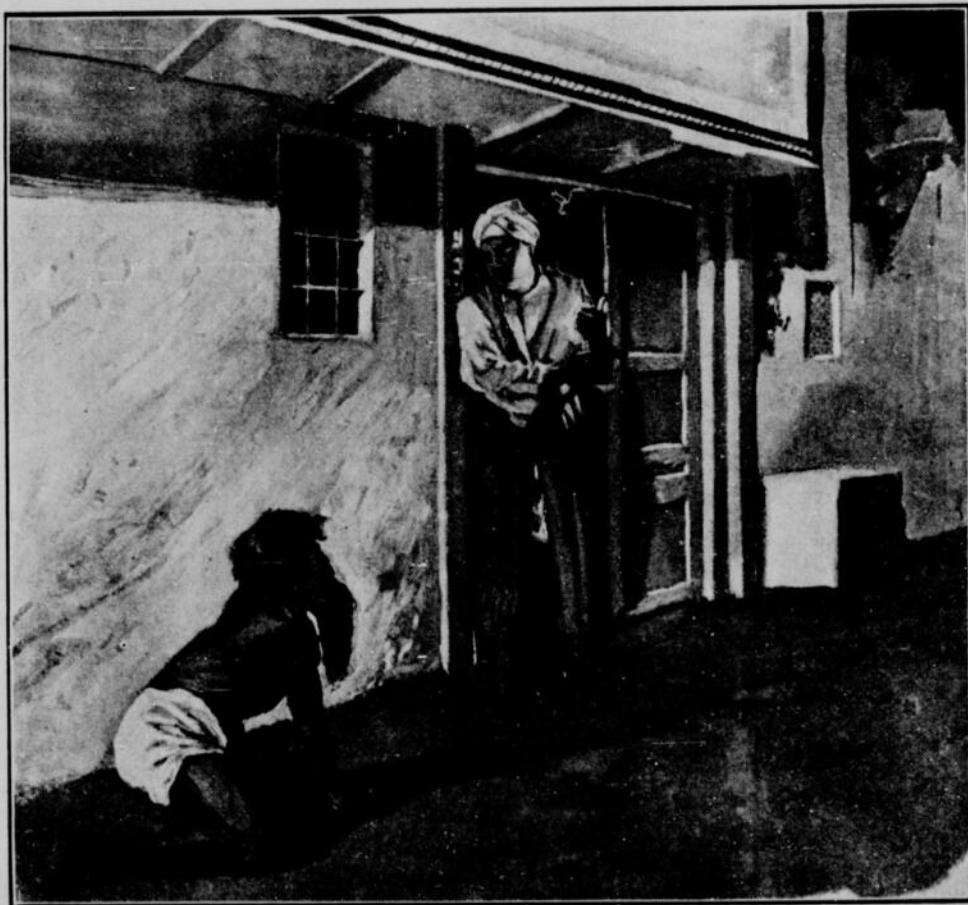
MAURICE RHEMES.

L'ACCROISSEMENT DE LA DURÉE MOYENNE DE LA VIE

Il est connu de chacun que les chances qu'a un nouveau-né d'atteindre un âge relativement avancé se sont accrues de façon marquée depuis une époque relativement peu éloignée. La durée moyenne de la vie a augmenté ; l'expectation de vie s'est accrue, ce qui tient, naturellement, aux progrès de la médecine et surtout de l'hygiène. Cette augmentation est sensible, même à des intervalles de temps fort courts, à dix ans de distance. C'est ce que vient de faire voir, pour l'Angleterre, M. E.-S. Hayward, dans un travail publié par le "Journal of hygiene", où l'expectation de vie est calculée pour la période de 1891-1900, d'après le recensement de 1901, et comparée à celle qui existait durant la période 1881-1890. Ce travail fait voir, en effet, que les chances de survie que l'on possède actuellement, en Angleterre, à n'importe quel âge, sont nettement supérieures à celles que l'on avait il y a dix ans. Il n'y a d'exception que pour trois ou plutôt deux périodes de la vie. L'une de ces exceptions étonne : elle concerne le nouveau-né.

Il y a un recul, en effet, sans qu'on sache trop pourquoi. Les chances qu'a le nouveau-né, ou plutôt l'enfant de moins d'un an, d'atteindre l'âge de deux ans, sont diminuées d'un centième. C'est une manière de dire que, pendant la période 1891-1900, il y a eu une recrudescence de mortalité infantile. La mortalité infantile, que l'hygiène bien entendue avait diminuée, s'est accrue. Pour quel motif, par suite de quelles maladies, par suite de quelles erreurs d'hygiène, par suite de quelles constitutions épidémiques encore, — car le problème est loin d'être simple ? — On ne sait ; mais le fait est là. Sans doute, toutefois, ce recul poura n'être qu'éphémère. L'autre exception correspond à la période 70-75 ans. Ici encore, il y a un fléchissement. Mais il est plus intelligible. Plus la mortalité du jeune âge et de l'âge adulte sera diminuée, plus la mortalité devra s'accroître chez le vieillard. Et vers 70 et 75 ans, époque assez critique dans la vie, il mourra d'autant plus de personnes qu'on aura plus sauvé de sujets échappés à un âge moins avancé. Pour tous les autres âges, l'expectation de vie s'est accrue. En ce qui concerne le sexe masculin, l'accroissement est faible pendant les périodes moyennes de la vie : il varie de 0 année 00084 à 25 ans, à 0 année 0004 à 55 ans ; mais durant la vieillesse, il est plus considérable, surtout après 85 ans. Actuellement, l'enfant de moins d'un an atteint, en moyenne, l'âge de 44 ans passés ; l'homme de 30 ans peut compter aller à 63 ans ; celui de 50 ans peut espérer fêter son 68^e anniversaire ; celui de 70 ans, son 78^e. La fille de moins d'un an atteint en moyenne 47 ans, près de 48, — plus que le garçon ; mais on sait que la mortalité infantile est plus élevée pour le sexe masculin ; — la femme de 30 ans a droit à atteindre 65 ans ; celle de 50 ans, l'âge de 70 ans ; celle de 70 ans, 78 comme l'homme.

Enfin, chez les deux sexes, le sujet de 95 ans peut s'attendre à vivre deux ans encore ; un dixième d'année de plus qu'il y a 10 ans.



Il se leva et trouva, devant sa porte, un fakir, qui venait d'y tomber de faim, de fatigue et de détresse

ÇA ET LÀ

LE MONOCLE POUR FEMMES

Voici un écho de la mode qui fait fureur, actuellement, parmi les grandes dames de Chicago : c'est le monocle ! oh ! non pas le monocle encastré au fond de l'orbite, grâce à une contraction musculaire du plus déplorable effet au point de vue de l'esthétique : le monocle d'outre-mer est fixé par un petit cadre à manche. L'Américaine smart ne renoncera pour rien à son monocle, qui lui assure l'air supérieurement ironique qui est de mise à cette heure. Le manche qu'elle tient de sa petite main est un prétexte à de splendides enjolivements : on y sert les pierres précieuses les plus belles et les plus rares, on y fait mettre son chiffre en émeraudes, en saphirs, ou en diamants ; quant aux chaînes qui retiennent ces objets de prix, elles sont naturellement de toute beauté ! Que nous voilà loin de l'utile monocle à ruban noir, et des humbles lunettes à verres bleus !

L'ORIGINE DE LA POLKA

On s'imaginerait généralement que la polka est une danse qui nous vient de Bohême, et qui fut introduite en France vers 1840. Il est évident que c'est vers cette époque qu'elle fit fureur dans les salons. Mais, entre le moment où une danse est en vogue et le moment où elle prend naissance, il peut y avoir une distance. Pour la polka, cet espace est de près de cent quatre-vingts ans. Un érudit, M. Giraudet, a trouvé, dans les archives du Musée de l'Armée, la preuve que la polka a été créée, en 1679, par le ministre de la guerre, Louvois. Louvois, en effet, s'occupa de régler la marche militaire en faisant aller les soldats au pas. C'est même à lui que l'on doit l'innovation du changement de pas, tel qu'il se pratique encore actuellement dans les armées modernes, afin que les soldats qui ne vont pas en cadence puissent prendre le pas de leurs camarades.

Or, ce changement de pas, exécuté successivement par les deux pieds, est précisément celui qui donna naissance à la polka. En effet, Louvois fit exécuter aux soldats ce mouvement en arrière, pour mieux le rompre à la cadence. Faites ce pas en arrière, vous aussi, et vous verrez que vous ne ferez que danser une polka.

Les professeurs de danse qui, en 1849, firent croire qu'ils avaient inventé la polka, n'étaient que des malins qui appliquaient dans le monde ce qu'ils faisaient étant soldats. Leur innovation consista simplement à faire que la polka se dansât par deux personnes se tenant la main ou s'enlaçant. C'est là toute la polka moderne.

UN LÉOPARD DANS UNE SOUPIÈRE

Supposez que vous soyez installé paisiblement à table et que vous voyiez soudain un léopard s'abattre dans votre soupière, vous en éprouveriez une surprise assez désagréable et, au surplus, très excusable.

Le fait s'est produit récemment pour deux dames européennes, qui résident avec leurs maris aux Indes, à Smila. Ces dames allaient goûter à un potage odorant qu'on venait de leur servir.



quand un bruit formidable se fit entendre au-dessus de leurs têtes. La toiture en chaume se défonça, et un léopard tomba brusquement les pattes de devant dans la soupière. Je m'empresse d'ajouter, pour vous rassurer, que l'événement n'eut pas d'autres suites. L'animal, abasourdi, fit un bond vers la porte entrouverte, et disparut.

presque immédiatement, à la grande satisfaction des deux dames, trop heureuses d'en être quittes pour la peur. L'accident s'était produit de la manière suivante :

Les époux des deux dames chassaient aux alentours et effrayèrent par leurs coups de fusil un léopard. Cet animal, assez craintif, n'attaque généralement pas l'homme. Troublé par les détonations, il s'élança éperdument vers le bord d'un ravin au pied duquel était construite la maisonnette des Européens. Son élan l'empêcha de s'arrêter à temps, et il tomba de tout son poids sur le toit léger, qui ne put résister à cette pression et s'entr'ouvrit sous lui. C'est ainsi que les dames le virent échouer si mal à propos dans leur soupière.

UN NOUVEAU REMÈDE CONTRE LE MAL DE MER

Voici un remède qui peut paraître extraordinaire, mais qui, néanmoins, est des plus efficaces, c'est l'usage des haltères.

Comme il est recommandé généralement aux passagers de bien se nourrir avant de mettre le pied sur un navire, il est de notoriété que le meilleur apéritif, c'est la gymnastique.

Or, les haltères peuvent sur ce point rendre des services d'autant plus inappréciables qu'elles sont un instrument d'exercice hygiénique parfait.

Donc, leur efficacité n'est pas discutable, et lorsque les compagnies seront décidées à organiser, sur les paquebots, des locaux à la disposition des partisans de cette distraction qui fait ou-



blier la crainte du danger et le mal de mer, ce malaise aura disparu, et on n'en parlera plus qu'à titre de souvenir.

LA DURÉE DE LA VIE SUIVANT LES PROFESSIONS

Un savant vient de dresser cette moyenne de la vie catégorisée par profession :

Les fermiers vivent jusqu'à 65 ans.
Les gens de la justice, 64 ans.
Les comptables, caissiers, tenanciers de livres, 63 ans.
Les fonctionnaires civils, 60 ans.
Les tenn-liers, charbons, bûcherons, 59 ans.
Les curés, bedeaux, suisses, etc., 53 ans.
Les avocats, tailleurs, chapeliers, 52 ans.
Les bouchers, charcutiers, 50 ans.
Les maçons abandonnent leur échafaudage à 47 ans.
Les boulangers quittent le pétrin de l'existence à 41 ans.
Les musiciens lâchent leur dernier soupir à 39 ans.
Les danseurs sautent leur dernier entr'chat à 38 ans.
Les professeurs touchent leur dernier cachet à 35 ans.
Les cochers dételent et détalent à 32 ans.
Enfin, les écrivains, romanciers, journalistes, laissent leur plume à 40 ans.

PRÉSENCE D'ESPRIT

Un savant allemand, M. Kindgarten, qui a fait plusieurs voyages d'exploration au Soudan, se trouva pris un jour par une tribu de sauvages très féroces. On l'attacha par les pieds à un ar-

bre, et l'on prépara les fiesches, les haches et autres instruments de supplice.

Le savant ne pouvait conserver le moindre doute sur le sort qui lui était réservé. Dans sa situation désespérée il eut une inspiration subite. Tirant de sa poche une pipe bourrée de tabac, il



la mit à sa bouche. Alors, au moyen d'un petit verre grossissant qu'il dissimula aux yeux des sauvages en le tenant par le bord entre le pouce et l'index, il alluma son tabac en tenant la main un instant au-dessus de la pipe.

Les sauvages restèrent frappés d'étonnement, ne pouvant comprendre comment d'un simple geste de la main ce Blanc avait produit du feu. On sait que les nègres professent une respectueuse vénération pour le feu.

Cependant, le moment du supplice approchait. Un nègre se pencha vers le pied de l'arbre pour consolider les liens du prisonnier. Celui-ci en profita pour diriger, au moyen de sa loupe, un rayon de soleil sur la peau du sauvage. La brûlure qu'il ressentit aussitôt lui fit pousser un hurlement de douleur et il se sauva précipitamment.

Une réelle peur commençait à se manifester parmi les noirs, qui virent en leur captif un être doué d'une puissance mystérieuse.

Profitant de cette situation, Kindgarten jeta à terre une petite corne de poudre et, toujours avec sa loupe, la fit sauter. L'explosion plongea les noirs dans une terreur intense, et, n'y pouvant plus tenir, ils détalèrent à toutes jambes, laissant là le prisonnier, qui se hâta de reprendre sa liberté.

A L'USAGE DES VEUVES QUI DESIRENT SE REMARIER

Une Américaine était veuve depuis deux mois, et, comme elle désirait ardemment se remarier, elle fit mettre l'épithaphe suivante sur la tombe de son mari :

A LA MÉMOIRE
DE
L. MATHIAS
mort à 99 ans

Son plus grand regret fut la cruelle nécessité de quitter pour jamais la plus jolie, la plus exquise, la plus douce et la plus parfaite des épouses.

Dans la semaine qui suivit la pose de cette épithaphe, la veuve inconsolable reçut plus de cinquante demandes en mariage.

C'est égal, quelle macabre réclame !

LE RECORD DU MARIAGE

Il appartient à un citoyen wurtembergeois. Celui-ci a été marié onze fois, c'est-à-dire quatre fois de plus que Barbe-Bleue. Ses trois premières femmes sont mortes après quelques mois de mariage ; les deux suivantes se sont noyées ; deux autres ont été tuées par des avalanches ; une est morte subitement en revenant du bal ; une s'est suicidée ; la dixième a été éventrée par un taureau.

Courageusement, le Wurtembergeois s'est remarié. Sa onzième femme vient d'être victime d'un accident de chemin de fer, qui lui a coûté une jambe et un bras.

Que le brave homme y prenne garde : on lui accordera peut-être le titre de champion, mais on dira sûrement qu'il a le mauvais œil. Somme toute, ce n'est pas de sa faute. Voici un homme, en tout cas, qui ne doit pas aimer beaucoup la solitude.

POUR NOS LECTRICES

COURRIER DE LA MODE

Il n'y a plus de jeunes filles ! dit-on souvent autour de moi. S'il n'y a plus de jeunes filles, c'est qu'il n'y a plus de grands-mères, sauf exception, naturellement, ce qui confirme la règle. Certes, la mode ne s'occupe pas assez des grands-mères, nous en convenons. On les laisse se livrer aux mains des couturières qui, désireuses de rester dans le mouvement, égarent beaucoup plus leur goût qu'elles ne cherchent à le guider. C'est regrettable, et c'est à leur couturière que les dames d'un âge presque avancé doivent de certaines toilettes blanches, qu'elles promènent dans les casinos à la mode, sans jeter la moindre écharpe sur leurs épaules affaissées et sur leur taille, que le corset droit n'arrive pas à redresser.

Si nous voulons critiquer la coiffure, nous parlerons des frisures à l'enfant et des larges cha-

peaux ronds où le tulle illusion se mélange agréablement aux roses ou aux fraises des bois, mais, nous n'en dirons pas davantage.

Croyez bien, Mesdames, que nous ne sommes nullement d'avis qu'il faille, l'âge venu, abdiquer toute coquetterie et renoncer à la toilette, oh non !... au contraire. Les années imposent un redoublement de soins, de raffinements ingénieux et de recherches bien comprises.

Nous conseillerons aux femmes qui, sans essayer de se rajeunir, désirent conserver une véritable élégance, de choisir avec tact ce qui convient le mieux à leur âge et à leur type. Comme couleurs, elles ont le choix entre le noir et le blanc mélangé, le gris, pensée, vert myrthe, corinthe, bleu moyen et bleu foncé. Pour les robes de cérémonie, elles ont le velours et les belles soies de Lyon.

Toutes les belles dentelles véritables peuvent orner leurs toilettes, le Chantilly surtout, adroitement disposé, produira toujours un fort bel effet.

Les robes en Liberty, en grenadine, en crêpe de Chine de nuances neutres, ornées de Chantilly, seront toujours fort bien. Mais, de grâce, pas de toilettes absolument blanches des pieds à la tête, sous prétexte que c'est la mode !... Pas de robes absolument collantes, mais à plis creux ou ronds. Pas de jupes s'arrêtant à la cheville, sous prétexte que c'est très commode pour marcher. Pas de corset rentrant complètement le ventre, un peu de proéminence ne messeyant pas lorsqu'on n'est plus très jeune. Pas de manches



Chapeau élégant pour jeune femme ou jeune fille.
en tulle coulé noir ou en mousseline de soie, cercle de tulle, leantés de velours noir. Le fond est drapé de tulle chargé de mousseline de soie à gros pois. Sur le côté gauche, un oiseau blanc paraît prêt à prendre son vol.



1. Robe en serge blanche fantaisie.—Corsage garni de pattes de taffetas terminées par un gland passementerie. Encolure guipure et taffetas. Bas de manches en guipure. Jupe garnie de blais de taffetas terminés par des glands. Toque de voyage garnie de velours noir et fantaisie souple. — **2. Robe tailleur en serge Lamm.**—Bolséro formant double bolséro avec deux pattes descendant jusqu'à la ceinture et deux autres pattes s'arrêtant à la poitrine, s'ouvrant sur un petit empiècement de guipure. Bas de manches garnis de dentelle. Jupe formant unique tombant sur un volant très ample. Toque très seyante en paille écarlate, garnie d'une dentelle et fantaisie plumes.

exagérant la mode, si larges qu'elles ressemblent à des ailes. Tout en suivant la mode, il est préférable de choisir dans les modèles simples, bouffants sans excès, une manche resserrée par un poignet boutonné, brodé, passementé ou recouvert de dentelle.

Comme manches habillées, les manches demi-longues, avec engageantes en dentelle, sont tout indiquées. A partir de cinquante ans, la femme la mieux conservée, comme bras et comme épaules, doit éviter tout espèce de décolletage, même sous un tulle ou une gaze, à moins de doubler tulle ou gaze d'une mousseline de soie.

Comme forme de jupe, la jupe à traîne dans le dos est à adopter, à partir de l'âge où on ne vit que pour plaire aux siens. Le lé du devant, formant tablier, sera encadré par les plis de la jupe. Ce tablier peut être garni de broderie ou de passementerie, et on peut aussi ajouter des queues un peu en arrière, qui formeront un très bon ornement. Les applications de guipure seront tout à fait à leur place.

Les corsages devront être mis sur la jupe, formant basque courte ou habit, s'ouvrant sur une blouse devant. En général, les garnitures de corsages doivent être combinées de façon à cacher les défaillances de la taille. C'est à mesdames les couturières à chercher et à trouver, parmi les nouveautés gracieuses, ce qui convient le mieux dans les choses amples, floues et légères. Les dentelles, mélangées à la mousseline de soie, seront alors d'un grand recours, drapées en plis, en gros nœuds sur la poitrine, dont les pans pourront se disposer de diverses manières très élégantes.

BEIGNETS SUISSES. — Vous commencez par faire une sorte de crème avec trois cuillerées de farine, trois œufs, et une cuillerée à bouche de sucre en poudre. Quand tout est bien mêlé, vous y ajoutez un zeste de citron râpé, les trois-quarts d'un verre d'eau et un grain de sel. Vous versez le liquide dans un plat où vous aurez fait fondre gros comme une noix de beurre. Vous faites cuire au four dix minutes. Vous retirez, laissez refroidir ; puis vous coupez cette pâte en morceaux de dimensions égales, morceaux que vous faites frire comme des beignets et que vous servez bien chauds et saupoudrés de sucre.

NEGLIGENCE INJUSTIFIABLE

Il a bien peu souci de sa santé, celui qui ne cherche pas à guérir sa bronchite avec le BAUME RHUMAL.

PETITE REVUE SCIENTIFIQUE

BONNE RECETTE POUR CONSERVER LE BEURRE FRAIS

Voici une recette bien simple pour conserver le beurre parfaitement frais pendant l'été :

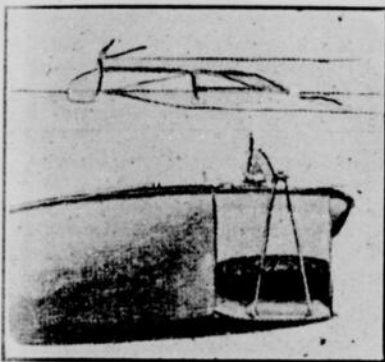
On met le beurre dans une assiette creuse avec un peu d'eau. Puis on coiffe l'assiette avec un pot de fleur tout ordinaire que l'on a soin d'envelopper d'une flanelle mouillée. L'évaporation de l'eau sur cette sorte d'alcovazas sommaire maintient à son intérieur une température très basse, en même temps que l'aération se fait par le trou dont le fond du pot de fleur est percé. Le beurre se conserve donc tout comme en hiver, malgré les rigueurs adverses de la température.

PROPULSEUR A HELICE POUR BATEAUX A FOND PLAT

On vient de faire avec succès, en Angleterre, d'après ce que nous apprenons, des expériences de propulsion des navires au moyen d'une hélice placée à l'intérieur de la coque, au-dessous de la flottaison.

La disposition est nouvelle, mais ainsi qu'il arrive souvent, le principe possède une certaine ancienneté. Dès 1856, John Buchanan l'avait conçu et expérimenté; plus tard, l'ingénieur Ortolle, ancien élève de l'Ecole Centrale, en étudia aussi la mise en pratique.

Le dispositif actuel paraît devoir donner des résultats meilleurs que les précédents, en raison de ce fait que les auteurs l'appliquent, non pas aux navires ayant un grand creux, mais aux navires à fond plat de faible tirant d'eau.



Propulseur à hélice pour bateaux à fond plat, placé à l'intérieur du bateau

L'hélice tourne, comme dans le principe, au milieu d'un tunnel en dos d'âne traversant le navire; mais, ainsi que le montre notre dessin, elle n'est immergée que partiellement; c'est le remous qu'elle produit, lors de sa mise en marche, qui provoque un appel d'eau grâce auquel le tunnel se remplit. Lorsque l'air a été chassé du tunnel, l'eau continue à le remplir, et l'hélice, sans cesse immergée, fonctionne normalement. Une sorte de grand volet, placé à l'arrière du navire, et que l'on relève ou abaisse au moyen d'un engrenage en quart de cercle, permet de régulariser l'afflux de l'eau dans le tunnel.

LE CAMPHRE ARTIFICIEL

On annonce qu'un chimiste allemand, M. E. Callenberg, a réalisé la préparation du camphre artificiel parfaitement pur : le "Laurus camphora", tant mis à contribution par la pharmacopée, n'aurait donc qu'à se bien tenir. Le camphre artificiel du chimiste serait, tout simplement, du chlorhydrate de térébenthine, et l'on nous donne comme indication pour en contrôler l'origine qu'il est soluble dans la nitro-glycérine. Prendre la dynamite comme réactif chimique, ce n'est point banal, on en conviendra, encore que ce ne soit pas assurément un réactif de pères de famille. Enfin, observation dernière que nous demandons la permission de faire : Si avec de l'acide chlorhydrique et de la térébenthine les chimistes produisent d'énormes quantités de camphre à un prix dérisoire, finalement, qu'en ferez-vous ?

UNE CANNE PHOTOGRAPHIQUE

On parle volontiers de la canne photographique, infiniment plus pratique que le chapeau ou que l'épingle de cravate photographiques. La conception du parfait gentleman jouant avec sa



La canne photographique permettant la pose et l'instantané.

canne, en même temps qu'il fixe à tout jamais la physionomie ou l'incident, c'est une chose véritablement originale.

Mais, les choses originales ne méritent d'être mises à l'ordre du jour que lorsqu'elles sont véritablement réalisables.

A ce titre, nous relaterons l'anatomie de la canne photographique qui nous est décrite par "Photo-Gazette".

Un objectif photographique est fixé à l'extrémité de la poignée A; dans l'autre partie de cette poignée, en B, se trouve une bobine portant une pellicule sensible pour vingt-quatre poses; en arrière sont trois bobines de rechange.

L'extrémité de la bobine en activité s'engage sous des glissières de façon à passer en face de l'objectif et à venir s'enrouler sur une bobine vide, C, que l'on peut faire tourner de l'extérieur. La chambre constituée par la poignée est, bien entendu, hermétiquement close.

L'obturateur, lequel est placé derrière l'objectif, se manœuvre en appuyant sur un bouton placé en-dessous; il permet, pour les gens adroits, la pose et l'instantané. La clef que l'on tourne pour enrouler la pellicule sur la bobine-magasin porte une graduation qui permet de se rendre compte du nombre de clichés que l'on a pris; l'image, fort nette, à les dimensions d'un timbre-poste, et l'objectif, à très court foyer, permet d'opérer à distance très rapprochée pour le portrait.

Donc, c'est bien entendu : lorsque l'on verra, désormais, un bon monsieur tourner devant lui sa canne entre ses doigts d'un geste pensif et las, il conviendra de se méfier : ainsi que l'a dit le poète :

C'est le "tour du bâton" qui marche le premier.

PETITES MACHINES A BATTRE LES OEUFS

Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud et les oeufs pendant qu'ils sont frais : toutes les ménagères savent cela, et elles pratiquent généralement la deuxième opération dont nous parlons avec une fourchette.

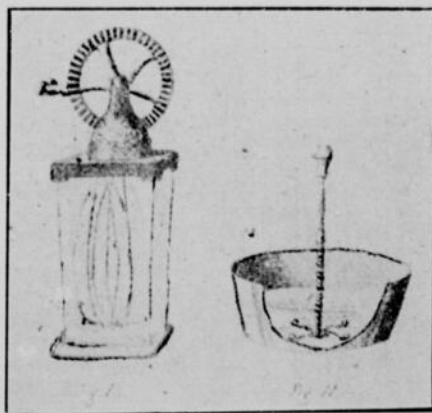


Fig. 1. Machine à battre les oeufs par un fouet de fils métalliques et par engrenages. — Fig. 2. Batteur d'oeufs automatique à vis sans fin et à anneaux tournants.

Mais, on ne pouvait accepter une solution aussi simple à notre époque, où la mécanique intervient en tout avec utilité.

Aussi, rassurons-nous : les petites machines à battre les oeufs ont été combinées. Une de leurs formes, c'est le fouet en fils métalliques que fait tourner, à grande vitesse, un engrenage composé d'une roue dentée et d'un pignon. Il n'y a plus qu'à tourner la manivelle, et lorsque le vase où se fait l'opération est bien clos, on opère à l'abri de toute poussière dangereuse, chose qui est avantageuse lorsque l'on soumet au traitement mécanique une matière organique des plus délicates.

Une autre solution plus simple du problème, mais évidemment moins active, consiste dans l'emploi d'une tige verticale à vis sans fin, laquelle porte à son extrémité inférieure quatre anneaux. Un ressort qui se tend et se détend suivant le mouvement de la main fait tourner la vis sans fin de cette petite turbine alternative. Les anneaux fouettent donc énergiquement le liquide, oeufs, crème, huile : c'est assurément la machine à faire la mayonnaise.

Dans l'un ou l'autre cas, les oeufs seront bien battus : ils ne se plaindront certainement pas, non plus que ceux qui auront à déguster le résultat de cet aimable battage.

L'USAGE DES FILS D'ARAIGNEE EN ASTRONOMIE

Les astronomes viennent de prendre au filet la troisième comète de l'année, découverte par M. Borelly, astronome à l'observatoire de Marseille. Quel temps fut jamais plus fertile en comètes ! Il paraît probable, en raison des dimensions de son orbite, que cet astre ne reviendra dans les

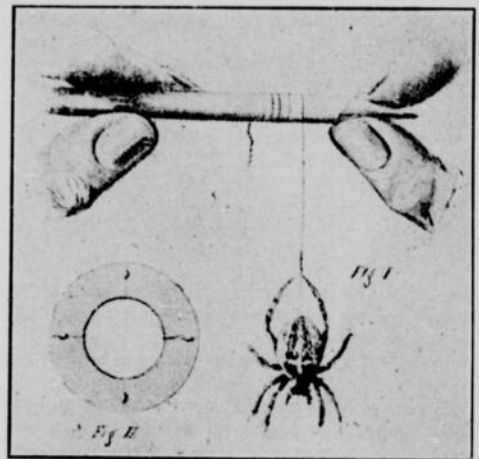


Fig. 1. Le dévidage de l'araignée. — Fig. 2. Le réticule en fil d'araignée de la lunette astronomique

environs de la Terre que dans quelques centaines de mille ans. Bon voyage !

Il est intéressant de constater que c'est avec un fil d'araignée que les astronomes font prisonniers les astres énormes voltigeant dans l'espace. On n'a, en effet, rien trouvé de plus fin pour former l'entre-croisement de fils, le réticule (du latin "reticulum", filet) que l'on place au foyer de l'objectif des lunettes astronomiques.

Pour obtenir ces filaments, on dévide tout simplement la grosse araignée de nos jardins, l'épeiré-diadème ou porte-croix : il faut 90 de ces filaments pour évaluer en grosseur un fil de cocon de ver à soie, et il en faut 18,000 pour évaluer un fil à condre ordinaire : on peut juger par ces chiffres de leur finesse.

Le dévidage se fait tout simplement en enroulant le fil de l'araignée sur un porte-plume ou sur un crayon que l'on fait tourner entre ses doigts. L'insecte, par son poids, sert à donner lui-même la tension voulue.

Il y a des réticules de lunettes qui comportent jusqu'à vingt-six fils. Pour mesurer le diamètre apparent des comètes, on fait coulisser l'un sur l'autre deux diaphragmes munis de réticules, l'un fixe, l'autre mobile et muni par des vis micrométriques d'une extrême délicatesse.

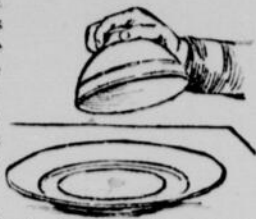
EN VERITE

Le BAUME RHUMAL guérit sûrement et rapidement les affections de la gorge et des poumons.

RÉCRÉATION EN FAMILLE

ENLEVER, SANS LA TOUCHER, UNE PIÈCE DE 10 CENTS PLACÉE SOUS UN BOL DANS UNE ASSIETTE

Mettez la pièce de 10 cents au milieu d'une rondelle de papier, dont le diamètre sera un peu plus petit que celui du bol. On peut prendre, à la place du bol, un verre, une tasse, une timbale, etc. Le papier portant la pièce étant mis dans l'assiette, recouvrez-le avec le bol. Prenez le pied de ce bol dans votre main, et enlevez le bol brusquement; vous produirez une aspiration d'air qui enlève la feuille de papier et la pièce, et celle-ci retombe en dehors de l'assiette, si vous avez eu soin d'enlever le bol, non pas verticalement, mais dans une direction un peu oblique.



QUESTION POPULAIRE

Quel est l'auteur de cette expression : "Il faut laver son linge sale en famille ?" et qui s'en est servi en une circonstance mémorable ?

POUPÉES EN FEVES

Nous savons bien jusqu'ici que la fève pouvait fournir des purées excellentes, des potages savoureux, et que, une fois séchée, elle possédait le privilège de conférer la royauté à celui ou à celle qui la trouvait dans son morceau de galette; mais qui de nous se serait jamais douté qu'on pût faire, avec cette modeste légumineuse, les plus drôles de poupées ?

Il faut pourtant nous rendre à l'évidence, car j'ai reçu l'autre jour, d'un de mes neveux répondant au nom de Sully, un échantillon de cette curieuse fabrication, dont je suis heureux de vous faire part. Peut-être est-ce ce nom de Sully, rappelant celui du ministre de l'Agriculture sous le bon roi Henri, qui a inspiré à notre jeune collaborateur cette idée de créer des joujoux agricoles ?

Toujours est-il que la fabrication qu'il nous propose est simple et ingénieuse; elle se fait à table, devant un plat de fèves crues, et voici comment on opère :

Choisissez une des cosse les plus grosses et les plus régulières, et, avec le couteau, coupez cette cosse en travers à 3/4 pouces environ de la pointe. Cela fait, coupez une longueur de cosse de 1 1/4 ou 1 1/2 pouce dans la partie la plus renflée; chassez la fève ou les fèves qui s'y trouvent renfermées, et enfoncez dans le morceau de cosse un bouchon d'égale longueur, et légèrement conique. Fendez un peu l'un des bouts de la cosse, sur la ligne de suture, et vous avez ainsi fabriqué le corps du personnage, revêtu d'une élégante veste vert pâle, fermée dans le haut, entr'ouverte dans le bas, et laissant apercevoir, dans les cols ainsi mis à jour, un peu de la doublure ouatée et d'un toucher si doux. La tête sera une fève, piquée au haut du bouchon par un bout d'allumette pointu ou par une épingle. On dessine la figure avec une plume et de l'encre, on entaille largement la

bouche, on pique un tout petit bout d'allumette par-devant pour représenter le nez; enfin, on encadre la tête d'un faux-col de papier blanc. Les deux bras seront figurés par deux allumettes repliées à angle droit et enfoncées à travers la cosse, des deux côtés des épaules; les jambes, faites également de deux bouts d'allumettes, sont piquées dans le bas du bouchon figurant le corps. Il nous reste à coiffer notre bonhomme ainsi fabriqué; nous n'avons, pour cela, qu'à placer sur sa tête la pointe de la cosse que nous avons coupée en premier lieu, et le croquis ci-joint vous montre quelle drôle d'allure il prendra, ainsi coiffé du bonnet, cher au roi d'Yvetot, bonnet qu'il pourra porter soit en avant, soit en arrière, suivant les deux modèles de notre dessin.

Les bouts des jambes seront piqués dans une fève large et plate, figurant les pieds; on pourra entailler ces fèves pour leur donner la forme de sabots. Enfin, les paniers que vous voyez devant le marchand et au bras de l'acheteur ne sont autre chose que des fèves, choisies le plus grosses possible, et entaillées par quatre entailles destinées à représenter un panier plat muni de son anse. Le panier, vidé de l'amande, ne se compose plus que de la peau ou "robe" de la fève. On garnit ces paniers de petits pois, de persil coupé menu, etc., ou, mieux encore, de petits bonbons toujours très appréciés de la jeunesse.

Tout cela demande à être fait vivement; les bonshommes ainsi obtenus n'ont, en effet, qu'une durée éphémère. Les fèves et leurs cosse ne vivent que ce que vivent les roses... l'espace d'un déjeuner !...

DEVINETTE



Quelle est cette mer ? Où sommes-nous ?

PHYSIQUE ENFANTINE

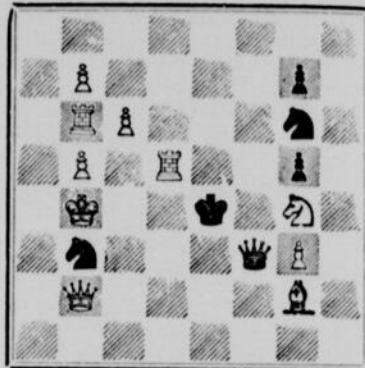
LE ŒUF DANS LE VERRE. — Vous avez tous admiré, au cirque, le clown qui tire brusquement la nappe au moment où l'on va se mettre à table, et cela sans renverser ni verres ni bouteilles, sans faire tomber une assiette ! Il semble faire quelque chose de très extraordinaire, mais la physique nous apprend que cela n'a rien que de naturel. Le tout est de tirer la nappe d'un seul coup, en la maintenant bien tendue. Dans ce cas, en vertu d'un principe que l'on appelle le principe d'inertie, les objets posés sur la table, qui n'ont pas eu le temps de participer au mouvement de la nappe, resteront tranquillement sur la table.

Prenez maintenant un verre à moitié plein d'eau, une carte de visite, une bague et un œuf. Vous pouvez opérer avec un œuf frais; mais je conseille toujours de préférer des œufs durs, ne fût-ce que pour rassurer la maîtresse de la maison. Posez la carte de visite sur le verre; sur cette carte, mettez la bague, qui doit être une bague unie et large, par exemple, une alliance d'homme; enfin, posez l'œuf debout sur la bague. Vous annoncez que vous allez, d'une chiquenaude, envoyer la carte de visite à travers la chambre; tout le monde

de s'attend à ce que l'œuf suive la carte et vienne se casser sur la table. Il n'en est rien. Donnez la pichenette bien horizontalement sur le bord de la carte de visite; celle-ci glisse et s'échappe pour voler jusqu'au bout de la salle à manger; mais l'œuf et la bague sont tombés dans l'eau; l'eau amortit la chute et empêche l'œuf de se casser.

PROBLEME D'ECHECS

Lettre N. Par M. W.-A. Ballantine. Noirs, 6 pièces



Blancs, 10 pièces.

Les Blancs font mat en 2 coups

QUELQUES JEUX POUR LES JOURNÉES PLUVIEUSES A LA CAMPAGNE

LA DEPECHE. — Tous les joueurs étant installés autour d'une table et munis d'un crayon et d'une feuille de papier, on choisit un mot dont chacune des lettres devra être la lettre initiale des mots composant une dépêche... autant que possible amusante, tout au moins compréhensible et sans faute d'orthographe. (L'ordre des lettres doit être respecté.)

Exemple : soit le mot "Lampe". On peut écrire : "Lutterai A Mort Pour Elle". Ou "Rampes" : "Restons A Marseille. Prière Ecrire."

Quand chacun des joueurs a écrit son télégramme, l'a plié et remis dans une corbeille disposée à cet effet, une personne se charge de lire tout haut les réponses, et un prix est donné à celle que la majorité des voix désigne comme la meilleure. Alors, seulement, l'auteur se révèle et jouit de son triomphe.

RESSEMBLANCES ET DISSEMBLANCES. — Chacun des joueurs doit inscrire, sur la feuille de papier qui lui a été donnée à cet effet, le nom d'un objet quelconque, à son choix, puis replier sa feuille de telle façon qu'on ne puisse lire ce qu'il a écrit et la remettre dans la corbeille, où la personne qui conduit le jeu mêle bien toutes les feuilles et les distribue de nouveau aux joueurs. Ceux-ci doivent, cette fois, écrire le nom d'une personne connue du reste de la société, puis faire un nouveau pli dans la hauteur de la feuille pour cacher cette deuxième ligne, et la remettre dans la corbeille. Nouveau mélange, nouvelle distribution. Alors, chaque joueur déplie le papier, lit les deux noms, et doit trouver, entre la personne et l'objet, une ressemblance qu'il écrit à la suite des noms; puis, il replie la feuille et la rend. Remélange, redistribution, et c'est, cette fois, une dissemblance qu'il s'agit de trouver. Enfin, lecture générale des réponses est faite par la personne qui dirige le jeu.

LE DE. — Tous les joueurs étant à l'écart, dans une autre pièce, la personne qui prend la direction de ce jeu place un dé en évidence, sur la pointe d'une applique, par exemple, puis elle fait rentrer tout le monde; chacun, alors, cherche le dé du regard et, au fur et à mesure que l'un des joueurs l'a aperçu, il doit s'asseoir en silence, en évitant de regarder le dé, de manière à ne pas aider les autres. Peu à peu, le nombre des chercheurs diminue, et, presque toujours, se réduit à un seul, qui passe près de l'objet sans rien voir, amuse ainsi les autres à ses dépens, et est obligé de donner un gage qui, tout à l'heure, lui vaudra une pénitence.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 75

Charade. — Char-mant.

Jeu de Dames. —

35 à 30	50 à 22
38 33	22 35
26 21	17 26
24 19	35 31
19 17	3 21
16 36 et gagnent.	



POUPÉES EN FEVES

PAGE DE SAINT NICOLAS

MODE ENFANTINE

Savez-vous, mes petites amies, qu'une bonne petite ouvrière doit savoir tirer parti de toute chose. Il n'est pas si petit morceau de ruban ou de tissu quelconque, que vous ne puissiez employer. Il y a tant à faire dans un intérieur, et le plus modeste sera gai, chaud, vivant, si vos petits doigts de fée s'occupent à confectionner les innombrables objets de luxe, qui sont toute sa galeté, toute sa parure.

Supposons, par exemple, que vous possédiez huit poncees seulement de peluche, de satin ou de simple flanelle. Faut-il les laisser perdre ? Nullement ; employez-les à confectionner, soit deux jolis dessous de lampe, soit encore quelques mignonnes bobèches. Dans l'un et l'autre cas, voyez comment il faut agir :

Pour les dessous de lampe, taillez les carrés, autant que possible, sur six ou huit poncees de côté. Ceci fait, si vos petits talents vous le permettent, brodez-les de jolie façon. Vous pouvez acheter pour 10 centes de paillettes, et, à l'aide de fil de tentes assorties, soit aux paillettes, soit au tissu, faire une jolie garniture. Les paillettes peuvent être couchées les unes sur les autres, ou posées à plat et retenues par une petite perle.

Votre broderie achevée, doublez le carré, soit avec de la satinette s'il est en flanelle, soit en flanelle s'il est en peluche, etc. Il ne vous restera plus qu'à le border par une petite frange ou une mignonne ruche de soie, que vous ferez vous-même. Si vous avez de la faveur, froncez-la en ruche, ce sera parfait. Les bobèches se font à l'aide de carton. On coupera un carré de trois à quatre poncees de côté. A l'aide d'un compas, tracez une circonférence dans le milieu, afin d'y laisser passer la bougie. Recouvrez ce carton d'un même carré de tissu, velours ou flanelle, et brodez comme pour le dessous de lampe. Doublez ensuite de l'autre côté du carton.

Pour terminer, je vous communique la façon d'exécuter une soupe au lait à la royale. Prenez une pinte de lait, deux oeufs, un morceau de feuille de laurier, sel et sucre ; séparez les jaunes des blancs et mettez-les dans une soupière, pochez les blancs avec un peu de lait ; pendant ce temps, faites bouillir le lait et liez doucement les jaunes d'oeufs dans ce lait. Coupez les blancs d'oeufs en losanges et mettez-les dans la soupière, vous ajouterez ensuite des croûtons de pain frits.

POUR NE PAS SE BRULER

Il vous est peut-être arrivé, ma demoiselle, lorsque vous préparez vos excellents petits gâteaux ou vos bonbons, de vous brûler la main en saisissant trop vite la queue de votre casserole ou l'anneau de votre moule ?

Pour que cela ne vous arrive plus, faites-vous de petites poignées de la façon suivante :

Prenez une bande d'étoffe de 12 poncees de long et de six poncees de large. Pliez-la en deux. Intercalez dans le pli une bonne feuille de ouate ; fermez par un surjet. Faites une seconde poignée comme la première. Prenez un ruban de percale

d'une longueur de trois pieds. A chacune des extrémités, cousez une des poignées. Quand vous aurez à faire la cuisine, vous passerez le ruban à votre cou comme une étole.

Et ainsi vous aurez constamment sur vous, pour chacune de vos mains, et sans avoir à les chercher, une petite poignée préservatrice.

LE MARRON D'INDE ET LA CHATAIGNE

Le marron d'Inde, fat, disait à la châtaigne : "Comment donc oses-tu près de moi te montrer ! Chétive comme un ver et plate comme un peigne."

Va, lalderon, va te cloftrer !

Examine : tout nous sépare.

Compare ton extérieur au mien :

Je suis gras, rond, luisant, vêtu d'étoffe rare ;

Chacun s'accorde à me trouver fort bien...

Mais je me tais : étant gaillard, voisin,

Je n'insisterai pas sur la comparaison."

La châtaigne sourit, et, d'une voix mutine,

Répondit : "Vous avez raison ;

C'est, Monseigneur, parler en sage.

Répondrai-je, pourtant, qu'un jugement certain

LES RONDES D'ENFANTS

Le vent souffle du mou - lin tic tac, Chaque ai -
le s'in - clin - ne De - main de blan - che fa - ri - ne
Cha - que grand sac se - ra plein . En - tre le ciel
qui s'e - toi - le Et le ruis - seau cris - tal - lin ,
Tic tac a - gi - te la toi - le Tic tac tourne vieux mou -
lin Tic tac, tic tac, la fa - rine est dans le sac

LE MOULIN

Mélodie populaire bretonne

I

Le vent souffle. — Du moulin
Tic tac — chaque aile s'incline
Demain, de blanche farine
Chaque grand sac sera plein.
Entre le ciel qui s'étoille
Et le ruisseau cristallin.
Tic tac — agite ta tolle,
Tic tac — tourne vieux moulin,
Tic tac, tic tac,
La farine est dans le sac.

II

Monté sur son bidet blanc
Tic tac — le meunier Cauville
Va souvent vendre à la ville.
Sa marchandise au chaland.
Heureux quand il s'en retourne,
Le coeur gai, le gousset plein,
Tic tac — il fredonne : tourne
Tic tac, tic tac,
La farine est dans le sac.

III

La maison de ce meunier,
Tic tac — connue à la ronde,
Du grain blond que Dieu féconde,
Est pleine jusqu'au grenier.
Toujours la part la meilleure
S'y garde pour l'orphelin.
Tic tac, — tourne d'heure en heure,
Tic tac — ourne vieux moulin,
Tic tac, tic tac,
La farine est dans le sac.

Ne s'en rapporte pas seulement au visage ?
Si le sort ne donna ni beauté ni satin
A ma modeste chair, il la fit savoureuse ;
Je satisfais la faim, régale les gourmets.
De votre pulpe somptueuse,
Quel profit tire-t-on, quel mets ?
Qu'en sort-il ? Rien qu'une huile rance.
Lisez le fabuliste, ô voisin décevant !
Vous ne croirez plus tant, alors, à l'apparence ;
Cela n'a pas changé : elle trompe souvent."

A. J. DALSEME.

JEUX ET AMUSEMENTS

QUESTION

Quel est le prince français de qui l'on a pu dire : "Fils de roi, père de roi, jamais roi" ?

CONSONNES A RETABLIR

U e — a e — é o o e — e — a — ou e — e
— l é e a e — e — e — a — l é a l é

CHARADE

Tu peux avec mon Deux faire de chauds "Pre-
Dans l'Océan habite mon Entier [infer]"

MOTS CARRÉS

Mon Premier n'est pas pacifique—
Mon Deuxième est plante qui pique—
Le suivant est géographique—
Le Quatrième est botanique—
Et le Dernier mythologique.

LE CAKE-WALK DE PLEIN AIR

A une barre horizontale, fixée à environ deux verges du sol, sont attachées autant de ficelles qu'il y a de concurrents. Chaque ficelle supporte un flacon rempli d'une boisson quelconque, agréable autant que possible, et un gâteau. A un signal donné, les concurrents doivent avaler, le plus vite que leur permettent leurs capacités, gâteau et boisson... Celui qui a achevé le plus tôt gagne un prix qui a été désigné à l'avance.

QUESTION DROLATIQUE

(Pour les tout Petits)

Quel est le chiffre qui ne vieillit jamais ?

EFFICACITE DE LA PRIERE

Un précepteur pieux et éclairé était chargé de l'éducation de deux jeunes garçons, qu'il s'efforçait d'élever dans l'amour de Dieu et de tout ce qui est bien, et, sous beaucoup de rapports, ces enfants répondaient à ses soins. Cependant, le plus jeune avait un défaut, on ne m'a pas dit lequel, dont il ne pouvait venir à bout de se corriger. Ce pauvre enfant formait pourtant beaucoup de bonnes résolutions, mais il retombait sans cesse dans la même faute. Son précepteur alors l'exhorta à ne pas compter uniquement sur ses propres forces pour triompher de ses mauvais penchants, mais à demander assidûment et avec ferveur le secours de Celui qui a dit : "Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, et elle lui sera donnée." Une nuit, le précepteur, s'étant endormi, entendit remuer son

plus jeune élève, car tous deux couchaient dans la même chambre que lui, et, à la clarté de la lampe de nuit, il le vit se mettre à genoux sur son lit, et l'entendit demander à Dieu de lui faire la grâce de parvenir à se corriger de ce défaut, contre lequel il luttait depuis si longtemps, sans pouvoir venir à bout de s'en débarrasser.

Le précepteur, rempli de joie, s'associa tout bas à la prière de son élève, et il eut la satisfaction de le voir corrigé, en peu de temps, de ce défaut, qu'il n'avait jamais pu déraciner par ses propres efforts.

GLANURES AMUSANTES

SON MEILLEUR CONSEIL

Un jeune avocat, n'ayant pas de cause pour le moment, se rendait au poste de police chaque matin, étudier les voies et trucs des anciens, ses collègues. Un jour, arriva un pauvre diable, accusé d'un délit assez grave et n'ayant pas le moindre sou pour se faire défendre. Le juge estima que l'homme avait besoin d'être défendu, et, désireux de donner à son jeune ami l'occasion de se produire, lui demanda s'il désirait défendre le prévenu.

—Certainement, répondit le défenseur de la veuve et de l'orphelin. Est-ce que je puis avoir un moment d'entretien avec le prisonnier ?

Le juge acquiesça de bonne grâce et, comme facétie, décocha ce trait au jeune disciple de Thémis : "Veuillez lui donner votre meilleur conseil."

Une demi-heure après, le jeune avocat revint seul de l'antichambre. Quand son tour fut venu, le juge appela la cause.

—Et où est votre client ? demanda-t-il.

—Qu'il plaise à votre seigneurie, répondit le jeune homme, après avoir entendu sa version, je suis venu à la conclusion qu'il était irrémédiablement coupable, et comme vous m'aviez dit de lui donner mon meilleur avis, je lui ai conseillé de filer par la fenêtre. Je crois qu'il doit être déjà loin.

L'ESPRIT DU RASOIR

Avez-vous remarqué que, parmi les coiffeurs, l'on trouve souvent des esprits éclairés. Cela tient sans doute à leur contact journalier avec des hommes de diverses professions et de divers milieux.

Dans les conversations familières auxquelles s'abandonne volontiers le client opéré, l'opérateur s'instruit tout en travaillant, et son esprit s'élargit.

Voici un mot amusant que j'ai entendu prononcer, tout dernièrement, par le patron coiffeur chez lequel j'ai coutume de me faire barbifier.

Divers clients, attendant leur tour, causaient, et leur conversation roulait sur des questions de nationalité. Il y avait, parmi eux, des étrangers et des Français. Un Anglais vantait la supériorité de ses concitoyens, avec cette sorte de dédain que les Anglais affectent pour tout ce qui est étranger. Un gros Allemand répostait en démontrant les progrès accomplis par son pays, notamment dans le domaine industriel. Les Français soutenaient naturellement leur pays, et cela surtout contre l'Allemand. Le ton de voix des interlocuteurs montait peu à peu, comme il arrive toujours dans ces sortes de discussions, qui n'aboutissent du reste à rien. Je voyais, dans la glace, la figure du patron s'assombrir un peu, agacé par la tournure que prenaient les choses, et craignant quelque scandale qui eût pu lui faire du tort.

Résolument, il prit part à la conversation, et sur une interpellation directe de l'Allemand, qui demandait son sentiment, il répondit :

—J'aimerais mieux raser dix Allemands qu'un seul Français.

Les Français bondirent :

—Pourquoi cela ? firent-ils en chœur.

—Parce que, continua le coiffeur en souriant, dix Allemands me rapporteraient dix fois vingt-cinq centimes, soit deux francs cinquante, tandis qu'un seul Français ne me rapporterait que vingt-cinq centimes.

Cette spirituelle boutade mit fin à la controverse.

ENTRE BELLE-MERE ET GENDRE

—Ah ! tenez, Monsieur mon gendre, je crois que si vous connaissiez quelqu'un plus bête que vous, vous iriez lui flanquer des gifles.

—Alors, dans ce cas, belle-maman, je vous conseille prudemment de vous tenir sur vos gardes !

MARIAGES MODERNES



—Vraiment ! c'est ta fiancée, cette demoiselle qui vient là ? Eh bien ! franchement, ça m'étonne... Epouser une femme aussi laide, moi, je considérerais ça comme un terrible accident !

—Moi aussi... mais il y a une indemnité de trois cent mille francs.

CURIOSITE FEMININE

Deux amis se rencontrent :

A. — As-tu reçu la lettre confidentielle que je t'ai écrite ?

B. — Oui, je l'ai reçue, mais je dois te dire que ma femme l'a lue.

A. — Vraiment ! Tu m'avais dit pourtant que ta femme n'ouvrirait pas tes lettres !

B. — En effet, mais tu avais mis dessus "personnelle".

MAUVAISE INSPIRATION



Jean l'artiste profite de son talent naissant pour peindre son portrait sur un carton découpé.

—Je n'ai qu'à mettre ce portrait sur une chaise, devant ma table de travail ; maman croira que je suis en train de faire mes devoirs. Je pourrai, de cette façon, aller jouer dans la rue.



En effet, la maman de Jean croit que son garçon est là. — Il a mauvaise mine, pensa-t-elle, en voyant le portrait, qui est mal colorié. Il faut que je lui fasse de la tisane.



Et Jean a été obligé de boire, pendant huit jours, de la tisane qui est très amère, car il n'a pas osé avouer sa supercherie.

HONORAIRES DE MARIAGE

Un couple pauvre, demeurant en Irlande, se rendit chez un ministre pour se marier, et celui-ci, avant de satisfaire à leur désir, leur demanda ses honoraires. Les deux jeunes gens étaient riches en amour, mais pauvres en ressources. Le ministre était obstiné, et il répétait :

—Pas d'argent, pas de mariage.

—Votre révérence, lui demanda la fiancée, toute rougissante, donnez-moi le temps de pouvoir me procurer de l'argent.

Cela lui fut accordé, et elle se hâta d'aller trouver le montant nécessaire. Au bout de quelques instants, elle revint avec la somme exigée, et la cérémonie se fit, sans aucun autre obstacle. Avant de partir de l'église, la nouvelle femme ne semblait pas à son aise.

—Qu'y a-t-il qui vous trouble, Catherine ? lui dit le ministre.

—Monsieur, j'aimerais savoir si ce mariage pourrait encore être gâté ?

—Certainement non, Catherine. Personne ne peut vous séparer.

—Vous-même, ne pourriez-vous pas le faire ? Ne pourriez-vous pas gâter ce mariage ?

—Non, non, Catherine. Je ne peux rien, rien contre ce mariage, vous êtes en dehors de mon pouvoir, maintenant.

—Je suis contente et satisfaite, répondit Catherine, que Dieu vous bénisse. J'ai ramassé votre chapeau dans le vestibule, et je l'ai porté au Mont-de-Piété, et voici le billet.

L'AUTRE FACE

—Alors, tu as épousé la jeune Irma ? Rit-elle toujours en montrant ses jolies dents ?

—Hum ! elle ne rit plus, mais montre les dents plus que jamais.

UNE GREVE QUI NE DURE PAS

Conversation entre deux promeneurs :

—J'ai lu dans un journal que les ouvriers cordonniers venaient de se mettre en grève. Tous les jours des grèves !

—Bah ! celle-là ne durera pas bien longtemps, ces cordonniers seront vite à court... d'haleine.

DANS UNE AGENCE MATRIMONIALE

—La dot de la personne dont vous me parlez me convient, j'épouse.

—Je dois vous prévenir qu'il y a une petite tache.

—Ca m'est égal, je suis dégraisseur !

OH ! LES FEMMES !

Le médecin, à une dame dont le mari a perdu l'usage de la parole dans une catastrophe de chemin de fer. — Ma foi, ce qui pourrait le faire parler de nouveau, ce serait une deuxième peur aussi forte que la première !

La dame. — Ah ! ça irait-il si je me donnais une toilette bien chère et si je lui en présentais brusquement la note ?



"Je mets la main à la plume pour vous faire savoir que le savon le plus pur, le plus agréable, le meilleur pour la peau, c'est le

**SAVON
BABY'S OWN**
Aucun autre savon Pégale

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL

Théâtre National Français

1410 STE-CATHERINE

Tél. Bell Est 4736

Tél. March. 520

SEMAINE DU 5 OCTOBRE 1933

Grand spectacle à sensation !!!

**UN DRAME AU
FOND DE LA MER**

Première fois à Montréal

Prix matinées : 10c, 15c, 20c, 25c, 30c.
Prix soirées : 20c, 25c, 35c, 40c, 50c.



Bombé sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c.
A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

— Les Révérends Pères Oblats ont acheté 260 lots au nord de Winnipeg dans le but d'y établir une colonie étrangère.

CHOSSES ET AUTRES

— 1,700,000 de la population de l'univers sont constamment sur l'eau.

— En Allemagne un billet d'aller et retour, est valable pour quarante-cinq jours.

— Il y a constamment 2 1/2 pour cent de mineurs à l'ouvrage dans le sein de la terre.

— La ville de Québec a 293 années d'existence, Montréal 259 et Toronto 109.

— La valeur des déchets ramassés chaque jour par les chiffonniers de Paris est de \$10,000.

— La récolte annuelle de café, dans tout l'univers, est d'environ 800,000 tonnes.

— Il y a au Japon 3,915 milles de voies ferrées, mais les chemins de fer japonais sont tous, à voie ferrée étroite.

— Voici la dernière nouveauté, en fait de recherche originale pour un grand dîner; cela nous vient, vous l'avez déjà deviné, des États-Unis, naturellement. Un milliardaire a innové un dîner de fauves. Les convives mangent devant une cage où sont emprisonnés plusieurs animaux féroces, sous la surveillance d'un dompteur. Au dessert, le dompteur extrait de la cage un ou plusieurs de ses pensionnaires et les fait travailler devant ses invités. Eh! mais... moi, j'aurais peur que le lion, froissé d'être exclu de l'invitation, ne se vengeât sur les convives.

— Une expérience assez curieuse vient d'être faite, qui, si elle était renouvelée et contrôlée, ressusciterait la théorie de la génération spontanée, abandonnée par tous les savants, depuis les travaux de Pasteur. Le docteur Littlefield, d'Alexandria (Indiana) a pris une once de sel commun, six onces d'eau pure, six onces d'alcool à 90 degrés. Il a mêlé ces substances sur un plat de verre. Il a placé auprès cinq soucoupes d'ammoniaque. Il a recouvert le tout d'un couvercle de verre. Au bout de quatre-vingt-dix minutes, l'évaporation de l'ammoniaque, avant imprégné la solution contenue dans les grands plats, des milliers d'atomes, semblables aux germes vivants appelés trilobites, ont commencé à pulluler.

SEUL RECOURS

Contre le rhume, il n'y a de recours efficace que le **BAUME RHUMAL**.

VIN DES CARMES

Liqueur qui fait les Forts. Vin tonique qui a subi les épreuves des analyses médicales les mieux autorisées.

GOURMANDISE



—Tu tiendras bien l'échelle et...

...surtout empêche-là de glisser...

Fais vite, vois-tu là maman!

—Tant pis! Je veux pas être grondé!



Sirop MATHIEU

De Goudron et d'Huile de Foie de Morue

POUR GUERIR LES RHUMES, les bronchites, ces maladies avant-coureurs de la consommation, il faut non seulement attaquer le siège même de la maladie, mais il faut de plus fortifier le système pour donner au sang la vigueur requise pour chasser les microbes néfastes, et remplacer les tissus atteints de la maladie, par une chair saine et forte. La combinaison de Goudron et d'Huile de Foie de Morue dans le **SIROP MATHIEU**, remplit ce double but, et c'est là ce qui a causé son succès sans précédent et ses

Guérisons Presque Miraculeuses

SE VEND PARTOUT A 35c. LE GROS FLACON

CIE J. L. MATHIEU, Prop., Sherbrooke, P. Q.

N. B.—Vu qu'un nombre de manufacturiers profitant du renom du Sirop Mathieu, ont placé en vente des produits de mérite douteux qui imitent plus ou moins cette préparation, nous engageons ceux qui achètent le Sirop Mathieu à voir que le nom **MATHIEU** se trouve sur chaque flacon.

LE COMPLIMENT



LUI. — Ce grain de beauté sous l'oeil gauche vous sied à ravir.

ELLE (à part). — Diable ! pourvu qu'il n'aille pas se mettre à marcher, ce grain de beauté... c'est une punaise.

UN SUJET PLUS ELEVE



— Voyons, mes enfants, je ne vous entends parler, depuis une heure, que de bottines et de jupons, vous ne pourriez donc pas causer d'un sujet un peu plus élevé ?

— Mais si, mais si, petit père, nous allons causer de chapeaux.

BELLE SITUATION



— Voyons, Toto, dis-moi ! est-ce que tu m'entends dire du mal de quelqu'un ?

— Parbleu, tu ne parles que de toi.

UN MARI TROP ZELE



— Tiens, il manque un bouton à mon gilet ! Ma foi ! je ne vais pas déranger ma femme pour si peu... Je saurai bien en recoudre un tout seul.



...Les femmes ne sont pas plus adroites que nous, après tout...



Mille millions de bombes, que le trou de cette aiguille est petit et que ce fil est gros ! ...



J'y arriverai bien, pourtant ! Oui, j'y arriverai !



Ouah ! ouah ! ouah ! ...



Mme Pitouflard (entrant). — Quel est ce sabbat ! Hélas ! mon mari est devenu fou !

AU BAL DE LA SOUS-PREFETE



— Je suis un peu lourde pour la valse, n'est-ce pas, monsieur ?

— Mais, pas par trop, madame, une fois bien démarrée.